

PER
B-163

QUÉBEC, SEPT., OCT., NOV. ET DÉC. 1932
13ÈME ANNÉE—N° 9-10-11 ET 12



Abonnement; 12 numéros \$1.00
" " 6 " (en ville) 0.50
" " 4 " (à la campagne) 0.50

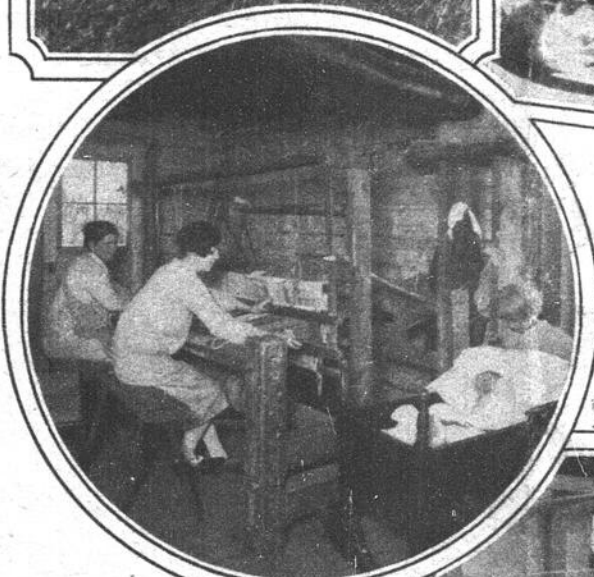
La Bonne Fermière

et

La Bonne Ménagère

ENREGISTRÉE

*The Library Dept of
Agriculture
West Block
Ottawa
Ont*



Voici que reprennent un peu partout les ingénieux travaux de la laine et du lin.

Les Ecoles de Coupe et de Couture du Département de l'Instruction Publique

CES COURS SONT GRATUITS

Le Département de l'Instruction Publique de Québec, par son Service d'Enseignement Ménager, fait donner des cours gratuits de coupe et de couture à travers la Province durant huit ou dix mois chaque année.

Ces cours, à la fois théoriques et démonstratifs, ont pour but d'aider les familles de la ville et de la campagne à réaliser des économies sur le vêtement et la lingerie domestiques. Les mères de famille et les jeunes filles qui apprennent à coudre épargnent de cent piastres à trois cents piastres chaque année en taillant et en confectionnant de leurs propres mains leur lingerie personnelle, celle de leurs familles et des personnes qui dépendent de leur protection.

Les femmes qui ont appris à tailler et à coudre savent mieux acheter, quand elles y sont obligées, et peuvent mieux choisir en tenant compte de la qualité des tissus et de la valeur de la confection. Là encore elles évitent des erreurs d'achats et réalisent des économies qu'elles peuvent utiliser pour d'autres besoins.


Les Maîtresses-Couturières du Service de l'Enseignement Ménager, au Département de l'Instruction Publique, interprètent les modes actuelles en tenant compte des conditions économiques locales. Plusieurs milliers de personnes ont suivi leurs leçons, depuis trois ans, et toutes affirment que cet enseignement leur a été d'un prix inestimable. Les cours donnés sous l'autorité du Département de l'Instruction Publique sont de deux sortes: cours abrégés ou spéciaux d'une semaine, et cours complets de seize à dix-huit leçons. Ces cours sont gratuits.

Pour obtenir les cours de couture gratuits il faut en faire la demande, en fournissant la liste d'au moins vingt personnes qui s'engagent à les suivre et en assurant au Département de l'Instruction Publique que la salle, dûment meublée et aménagée, sera fournie gratuitement par la localité ou la paroisse intéressée. On peut adresser toute communication à ce sujet, au:

Service de L'Enseignement Ménager

Département de l'Instruction Publique

de la Province de Québec



A l'Exposition Provinciale de 1932

ÉCOLES MÉNAGÈRES—CLASSE 137

PRIX MÉRITÉS

Localités	Directrices	Prix	Montants dûs
Beauceville, Beauce	RR. SS. Jésus-Marie	3	\$21.00
St-Maurice de Thetford, Mégantic	s-d Sec.-trés. Comm.-Scolaire	4	20.00
N.-D.-du-Lac, Témiscouata	RR. SS. Filles de Jésus	3	19.00
Donnacona, Portneuf	RR. SS. de la Charité de St-Louis	3	18.50
L'Islet, L'Islet	RR. SS. du Bon-Pasteur	3	15.50
St-Alexis de Mat., Bonaventure	RR. SS. du St-Rcsaire	3	14.50
Stadacona, Québec	RR. SS. Servantes du St-Cœur-de-Marie	3	14.00
St-Louis-de-Lotbinière	RR. SS. du Bon-Pasteur	1	2.00

\$124.50

COURS DE COUPE—CLASSE 138

PRIX MÉRITÉS

Concurrentes	Localités	Prix	Montants dûs
Mlle Marguerite Bertrand	Plessisville, Mégantic	3	\$15.00
Mme Jules Méthot	Plessisville, Mégantic	3	12.75
Mlle Régina Gaudet	Ste-Gertrude, Nicolet	2	11.00
Mlle Marguerite Asselin	St-Charles, Bellechasse	2	9.50
Mme Alfred Boisvert	Ste-Gertrude, Nicolet	2	9.00
Mlle Marie-Ange Paré	St-François, Montmagny	2	7.75
Mlle Lucille Mailhot	Plessisville, Mégantic	2	7.50
Mlle Ida Farrier	Deschailons, Lotbinière	2	7.50
Mlle Yvette Gagnon	St-Elphège, Yamaska	2	7.50
Mme Henri Hamel	Ste-Gertrude, Nicolet	2	7.50
Mlle Thérèse Béliveau	Plessisville, Mégantic	2	7.50
Mlle Juliette Létourneau	Plessisville, Mégantic	2	6.00
Mme Victor Gaudet	Ste-Gertrude, Nicolet	1	6.00
Mlle Alice Lafond	Plessisville, Mégantic	1	5.50
Mme Hormidas Lavigne	Ste-Gertrude, Nicolet	1	4.00
Mme Hermann Laneuville	Ste-Gertrude, Nicolet	1	4.00
Mme Omer Cormier	Ste-Gertrude, Nicolet	1	4.00
Mlle Henriette Cormier	Ste-Gertrude, Nicolet	1	4.00
Mme Amédée Ducharme	Ste-Gertrude, Nicolet	1	4.00
Mlle Simonne Bolduc	St-François, Montmagny	1	3.50
Mme Achille Desilets	Ste-Gertrude, Nicolet	1	3.50
Mme Omer Crevier	St-Elphège, Yamaska	1	3.00
Mlle Cécile Leblanc	Ste-Gertrude, Nicolet	1	3.00
Mlle Berthe Verville	Ste-Gertrude, Nicolet	1	3.00
Mme Donat Champoux	Ste-Gertrude, Nicolet	1	2.50

\$158.50

COURS DE COUPE—CLASSE 138

ÉCOLE TECHNIQUE

PRIX MÉRITÉS

Concurrentes	Adresses	Prix	Montants dûs
Mme Isidore Bérubé	115½, Quatrième Avenue, Québec	3	\$16.00
Mlle Albina Godbout	19, rue de l'Eglise, Québec	2	10.50
Mlle Albina Bédard	112, rue Napoléon, Québec	2	10.00
Mlle Corinne Roy	St-Gervais, Bellechasse	2	9.50
Mme Arthur Larose	138, rue Fleurie, Québec	2	8.00
Mlle Alice Bédard	112, rue Napoléon, Québec	1	6.00
Mme Ovila Gauvin	166, rue Boisseau, Québec	1	5.00
Mme J.-Ed. Migneault	15, rue Hébert, Québec	2	4.75
Mlle Rhéa Richard	Monument, Québec	1	4.50
Mlle Marguerite Lortie	Monument, Québec	1	4.50
Mme Alexandre Tardif	Ste-Marie, Beauce	1	4.00
Mlle Anna Godbout	19, rue de l'Eglise, Québec	1	3.50
Mlle Alberta Cantin	1149, rue St-Vallier, Québec	1	3.00
Mlle Annoncia Chaumette	200, des Commissaires, Québec	1	2.50

\$91.75

Vérfié:

Paul Bergeron,

Dépt. de l'Instruction Publique.

Orgueil de la race, espoir de la patrie !!!



La famille de Monsieur et Madame Charles Couture, de St-Henri de Lévis, composée du père, de la mère et de onze enfants vivants.

LA BONNE FERMIÈRE

ET

LA BONNE MÉNAGÈRE

ENREGISTRÉE

Administrateur :
EDOUARD MARCOTTE
Chambre 300
Édifice Québec Power
Québec, Canada

Education familiale,
Economie domestique,
Agriculture, Épargne,
Sociologie et Littérature.

Directeur:
ALPHONSE DESILETS
18, rue Ste-Famille
Québec, Canada
Téléphone 2-1014

13ième année.—No 9, 10, 11 et 12

"Faire aimer l'existence en la rendant meilleure."

Québec, Sept., Oct., Nov. et Déc. 1932

Encore nos Industries Domestiques

LES travaux de lainages et de toile fabriqués à domicile par nos habiles fermières sont une source abondante de revenus pour la classe agricole et pour des milliers de villageoises ingénieuses et actives.

L'honorable Adélar Godbout, ministre de l'Agriculture de la province de Québec, y voit lui-même une importante spécialité qu'il veut développer et promouvoir au profit de nos campagnes et pour le plus grand bien de nos familles citadines.

Car les industries domestiques n'intéressent pas seulement les touristes étrangers. Elles rapportent de l'argent aux fermières; elles occupent des mains féminines qui seraient tentées de s'en aller en ville pour gagner; elles emploient la laine et le lin produits sur la ferme; elles constituent une économie considérable pour les familles qui les utilisent de préférence aux choses achetées dans les magasins.

Les industries domestiques offrent un marché avantageux, payant, et toujours ouvert à la laine de nos moutons canadiens et à la filasse de lin produite sur nos terres. Le grand commerce ne paie pas cher ces produits bruts. L'industrie du filage, du tissage et du crochetage à la maison, transforme la laine et le lin et leur donne ainsi une valeur marchande quatre fois plus payante.

Mais pour que nos industries domestiques soient considérées par le touriste comme par nos familles des villes, c'est-à-dire pour qu'on les recherche de préférence aux choses qui sont dans le commerce, il faut que ces objets de fabrication locale et domestique aient et gardent leur caractère local. Il faut que ce soient des choses bien canadiennes, bien québécoises.

Rien ne sert d'imiter les "novajos", les tapis de Turquie, les dessins arabes, norvégiens ou écossais. Nous n'avons rien à y gagner. C'est de l'argent gaspillé au détriment d'une source importante de revenus pour nos campagnes.

Ce qui presse le plus, c'est de mettre en valeur des matières premières qui abondent chez nous: la laine de nos moutons et la filasse de nos champs de lin. Aussi, croyons-nous que 50% de l'argent dépensé pour les Arts paysans devrait être appliqué dès cette année dans les régions où l'on élève des moutons à laine et où l'on cultive du lin.

Dans plusieurs de ces régions, il existe des moulins à cardes qui ont besoin d'être perfectionnés pour préparer une laine plus parfaite. On y trouve même des fabriques déjà toutes outillées pour trier, laver, teindre, filer et tisser la laine. On y ferait des tissus, étoffes,

flanellen, makinaws, "homespuns", etc., magnifiques, si les éleveurs de moutons recevaient l'aide nécessaire, aux points de vue technique et financier, pour améliorer leur élevage.

Il en est de même pour les régions propices à la culture du lin. Le Ministère fédéral de l'Agriculture y installerait des brayeuses mécaniques puissantes, si la production du lin et de la filasse était encouragée comme elle l'est en Ontario.

On a trop dépensé pour le côté secondaire des industries domestiques en ne s'occupant que des dessins nouveaux, des inventions originales et des imitations étrangères à notre caractère local. Il faudrait revenir sur nos pas, faire l'éducation première qui est dans la culture du lin sur le champ, dans le rouissage et le brayage, le peignage, le lavage et la teinture de la filasse en certains cas. Il faudrait surveiller la production et la préparation de la laine, la sélection des toisons et leur classement par qualités; il faudrait organiser les moulins à cardes, les centres de filage et de tissage, les cercles de fermières qui travaillent à domicile, et récompenser les beaux travaux utiles qui figurent dans les expositions locales des fermières.

L'une des régions qui est toute outillée et toute prête à marcher avec profit pour ses habitants, c'est la région de Chicoutimi, Lac-St-Jean et du Saguenay. Le député fédéral, Monsieur J.-E.-A. Dubuc, disait récemment que s'il avait eu peu d'aide de notre gouvernement provincial, il lui serait facile d'obtenir celle du ministère fédéral pour généraliser, dans sa région du Nord de Québec, les petites industries qui tiennent de près à l'agriculture. L'importance de ce retour à la petite industrie locale est maintenant comprise et acceptée dans les régions où la grande industrie n'a laissé que faillite et déception.

Mais pour que cette petite industrie soit établie solidement et se développe sûrement, il est indispensable que la direction en soit confiée, avec les latitudes nécessaires, à un ou des hommes désintéressés personnellement, et ayant les connaissances, l'expérience, et le sens pratique.

Ce n'est pas par le bouquet que l'on doit commencer à construire une maison, c'est la base qui supporte la charpente et il importe qu'elle soit préparée avec sagesse et prévoyance.

EDOUARD MARCOTTE.

INDUSTRIES DOMESTIQUES

Les Tissus

SI nous consultons notre ami Larousse, il nous répondra que tissu signifie: tout ouvrage de fils entrelacés. C'est ainsi que nous disons: un tissu de soie. Il peut aussi désigner la manière dont les fils d'une étoffe sont assemblés. C'est dans ce sens que nous l'employons quand nous parlons d'une étoffe de tissu serré. Au figuré, il veut dire: enchaînement, enchevêtrement. Dans ce sens, on pourrait qualifier les Cours de Coupe de tissu d'enseignement pratique. Il reste une dernière signification qui ne fera que compléter notre lexicologie, puisqu'elle ne nous regarde en rien: Combinaison définie d'éléments anatomiques. Laissons Messieurs les Chirurgiens disséquer ces tissus. Pour nous, contentons-nous de tailler dans les tissus de coton, de laine, de soie, etc. . .

Le coton est une étoffe fabriquée avec un duvet long et soyeux qui enveloppe les graines du cotonnier. Le prix est accessible à toutes les bourses, c'est peut-être là son principal avantage. Mais, à cette culture tropicale, nous pouvons opposer deux plantes textiles bien canadiennes celles-là: le lin et le chanvre. Les deux servent à confectionner de magnifiques toiles. Nos grand'mères en étaient fières. Aussi disaient-elles lorsqu'elles empilaient draps et serviettes dans le grand coffre: "Elles sont bonnes pour m'user!" N'est-ce pas là le meilleur témoignage de leur durée lorsqu'on considère l'âge vénérable qu'atteignaient nos aïeules. Mais, c'est là une industrie qui, après avoir périclité, semble renaître. Nous n'avons qu'à féliciter ceux qui encouragent ce mouvement.

À côté de la rugueuse toile s'étalent les soies légères. La soie est un fil fin et brillant, produit par une espèce de ver appelé ver à soie. On en fait de jolis tissus qui font la joie de nos élégantes. Mais, il est aussi de mode de parler des soies artificielles. Je serais bien embarrassée de vous nommer tous les textiles obtenus au moyen de cellulose passée à la filière. Je me contenterai de mentionner la pulpe de certains bois. C'est une industrie nouvelle qui tente de s'implanter au pays.

Passons maintenant à l'aînée de nos industries: les tissus de laine. Ce sont des étoffes fabriquées avec le poil épais, doux et frisé de quelques animaux, particulièrement du mouton. Elles sont rares celles qui n'ont jamais vu l'antique rouet qui module si gentiment pendant que s'enroule sur sa bobine la laine légèrement tordue.

Il y a divers moyens pour différencier ces tissus et les apprécier ainsi à leur juste valeur.

Quand il s'agit du coton, c'est tout simple. Un enfant peut le reconnaître. Mais s'il s'agit de la toile, gare aux filous. Il y a sur le marché tellement d'imitation, qu'il faut être fin connaisseur pour ne pas se tromper. Voici un simple moyen de reconnaître s'il n'y a pas de coton dans une toile: Trempez un petit morceau de votre toile dans de l'huile d'olive; enlevez l'excédent de cette huile en comprimant la toile entre deux buvards; regardez-la par transparence, les fils de lin sont devenus translucides tandis que ceux de coton seront opaques.

Parmi la pléiade de cotonnade, notons: les guingans, les lions, les mousselines, les nainsoaks, les croisés, les ducks, etc.. Quelques-uns servent à confectionner de jolies robes, d'autres à la lingerie personnelle et d'autres enfin à la lingerie de maison. Le coût en est jamais élevé et c'est peut-être un peu

pour cela qu'on lui accorde la préférence. Les couleurs vives jettent de la poudre aux yeux et, sans s'occuper de la durée, on s'en procure. Plusieurs répliqueront: d'ailleurs, à quoi sert d'acheter des matériels de bonne qualité, puisque la mode change si vite. Un vieil humoriste qui, un jour, voyait passer, marchant un peu vite, une dame connue pour être l'esclave de la mode, avait dit: "Elle court après la mode". C'était un peu malin. . .

Les jolies toiles servent elles aussi à la lingerie de maison. Elles ont, de plus, le privilège exclusif d'être le tissu choisi par les autorités ecclésiastiques pour la confection de toute lingerie se rapportant au culte divin. De l'étope, rebut de la filasse de chanvre ou de lin, on fabrique des toiles plus grossières, mais qui sont encore de bonne durée et de grande utilité. Et je suis sûre qu'elles rivaliseraient, si on pouvait les affecter aux mêmes usages, avec les soies, quelles qu'elles fussent.

Si les divers tissus de soie que nous trouvons sur le marché ont plusieurs origines, notons que l'emploi en est aussi varié. De nos jours, de ces mille et une étoffes, on confectionne robes, sous-vêtements, tentures et draperies, etc. . .

Il y a des soies artificielles si bien réussies qu'on croirait posséder de la soie véritable. On différencie les deux avec un fer chaud, par exemple. Celui-ci glissera avec aisance, si c'est de la vraie soie, tandis qu'il s'attachera au tissu, si c'est de la soie artificielle, celle-ci réquérant un fer moins chaud que sa consœur. Si le matériel est plié, s'il est de pure soie, il coulera l'un sur l'autre, tandis qu'il adhèrera dans le sens contraire avec un petit pétillage que nous connaissons toutes et qui fait dire à quelques-unes: il y a de l'électricité dans cette soie.

Nommer tous les dérivés serait un peu long. Résumons en mentionnant toute l'affinité des crêpes, les taffetas, les satins, les brochés, les georgettes, etc. . . Le commerce est prodigue de nos jours en noms évocateurs, par exemple: Crêpe Manon, Crêpe Rose-Marie. . .

Laissons donc tout ce frou-frou pour nous occuper de la laine souple et douce, celle que nos grand'mères préféraient en dépit des longues heures de travail qu'elle leur avait coûtées.

Pour reconnaître si un tissu est vraiment 100% laine, on n'a qu'à prendre un brin de sa texture et de sa trame. On peut s'assurer ainsi qu'il n'y a pas de coton. Encore là, il y a différentes sortes de laines. C'est ainsi qu'une laine qui ne se défait pas à la moindre tension est préférable à celle qu'on peut effiloche aisément. Quelques-uns disent alors: C'est de la laine courte. Cela signifie qu'on n'a pas employé la meilleure partie de la toison, donc, qu'il s'agit d'un produit de qualité inférieure.

Un autre moyen bien simple de reconnaître quelle est la nature du tissu qu'on possède, c'est de le mouiller. S'il est réellement de laine, il s'en dégagera un odeur caractéristique et le tissu deviendra mousseux. Mais c'est là un moyen qui n'est pas pratique pour quiconque veut se convaincre avant d'acheter.

La laine sert à une foule d'usage. Qui ne connaît les souples couvertures de laine? On en fabrique aussi des serges, des draps, des flanelles, des tweeds, etc. . . Mais, dans cette dernière catégorie, il est rare qu'il n'entre pas un pourcentage, si faible, soit-il, de coton.

Tous ces tissus, qu'ils soient de coton, toile, soie et laine ont leur utilité. Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier, dit un adage. C'est ainsi qu'on n'irait pas au bal en robe de laine pas plus qu'on irait patiner vêtues de chiffons. Si on ferme les yeux sur le faible qu'on semble avoir pour la soie, admettons qu'ils nous sont tous, cependant, bien nécessaires.

Disons en passant:

Economisons avec le coton,

Charmons avec la soie,

Et préservons nos santés avec la laine.

Août 1932.

IMELDA PÉRUSSE,

Institutrice officielle.

Un livre vient de paraître

NOTRE littérature canadienne s'enrichit sans cesse de productions nouvelles dont plusieurs sont dignes d'une attention particulière.

Le nombre assez considérable d'œuvres littéraires de toutes sortes livrées au public, à intervalles assez rapprochés, démontre bien que le peuple canadien possède des qualités intellectuelles dont le développement est déjà appréciable.

Ce mouvement ne devra pas ralentir, car quelque faiblesse que la critique puisse constater dans un grand nombre de ces productions, il importe de maintenir haut et ferme l'esprit de travail et d'ambition chez nos écrivains. D'ailleurs si plusieurs pèchent par défaut de langue ou de forme, il reste constant que tous font preuve d'un esprit sain et d'une noble émulation qui assure l'avenir de notre littérature. Il est même certains ouvrages qui ne sont point déparés par ces défauts; aussi bien la lecture s'en impose-t-elle indistinctement et au peuple pour apprendre, et aux lettrés pour se ressouvenir.

Au nombre de ces derniers se place tout naturellement celui paru, en ces derniers temps, racontant l'histoire remarquable d'une institution qui a peut-être rendu à notre race le plus grand service de son existence. Les circonstances actuelles sembleraient le démontrer.

Une humble fille de la campagne, élevée dans toutes les vertus qui fleurissent au foyer rural canadien-français, grandit en cultivant l'idéal inspiré par la foi et l'amour de la Patrie. Son cœur n'aspire qu'à servir Dieu. Rendue à l'âge adulte son esprit s'applique à faire concorder l'amour de sa race avec ses aspirations spirituelles. Evidemment conduite par la Providence, cette jeune fille se consacre au Seigneur, au foyer même où fut formée l'âme nationale. Les Dames Ursulines de Québec, la plus vieille communauté de femmes au Canada sont celles qui ont donné à l'instruction de la femme, en ce pays, son orientation et son élan.

Elles ont formé nos aïeules.

Or c'est un lieu commun de dire que la force morale du canadien-français lui vient de la mère de famille.

Devenue fille de Sainte-Ursule, notre héroïne se distingue surtout par ses qualités de clairvoyance, d'énergie et par une grande logique.

Sur l'ordre de sa Supérieure elle va, avec quelques compagnes, dans un pays nouveau, au milieu des difficultés sans nombre, et fonde une institution dont les bienfaits ont fait depuis la force et le bonheur de la population de la région.

Le mobile de l'entreprise et les principes en jeu étaient d'une nature tellement élevée, en même temps que d'une logique de raisonnement tellement impérieuse que leur divulgation au grand public semble de nature à faire rejaillir sur notre nationalité une gloire enviable.

C'est l'histoire du couvent de Roberval et de l'ursuline, Mère Saint-Raphaël, fondatrice et première supérieure de cette institution.

Ecrire l'histoire de l'une de nos communautés de femmes canadiennes, c'est écrire celle de toutes les autres: débuts difficiles, développements pénibles, résultats obtenus à force d'un travail souvent ingrat et de dévouement continu; abnégation parfaite et sacrifices constants chez les religieuses, toujours sous les dictées de l'amour de Dieu et de la Patrie.

C'est à nos communautés de femmes que le peuple canadien-français doit d'être ce qu'il est.

Il est habitué à recevoir le bien de ces communautés et tout naturellement il compte sur elles. Apprécie-t-il à sa valeur l'œuvre des Sœurs enseignantes dans la Province? Montre-t-il pour elles toute la déférence et les sentiments de reconnaissance qu'il leur doit? Si non, ne retarde-t-il pas, en manifestant souvent de l'indifférence pour leurs œuvres, le développement normal et nécessaire de notre population?

Un Religieux disait un jour: "Il en est un peu de nos communautés de femmes comme de la Providence; nous sommes tellement habitués aux bienfaits de cette dernière, qu'il lui faut faire des miracles pour que nous remarquions son action".

Or la fondation du couvent de Roberval et sa subsistance pendant un demi-siècle, au milieu des épreuves et des difficultés sans nombre; les bienfaits innombrables qu'il a répandus dans toute la région du Lac Saint-Jean; l'amour du sol et l'attachement aux traditions que chaque élève de ce couvent a apportés aux nombreux foyers de cet immense territoire, ont certainement accompli le miracle de sauver cette partie du pays du dépeuplement rural dont elle fut si sérieusement menacée dans la crise qu'elle traverse depuis quinze ans et plus.

Il importait de faire connaître au reste de la Province ce bienfait sans prix.

Nos pouvoirs publics le comprennent. Tous leurs efforts actuellement tendent à promouvoir le retour à la terre. Toute notre politique vise à réparer les torts que notre engouement par l'industrialisme américain nous a causés. Et si l'application de cette politique est possible, dans les régions de Chicoutimi et du Lac Saint-Jean, en particulier, c'est grâce à la formation que de très nombreuses Mères de famille sont reçues au couvent de Roberval et dans des institutions similaires. Mère Saint-Raphaël, religieuse accomplie et patriote ardente autant que prévoyante, fit siennes certaines idées du grand évêque des Trois-Rivières, Mgr Lafleche, et organisa en même temps l'École Ménagère dans son couvent. Cette école ménagère fut la première de la Province et le prototype de toutes celles qui suivirent jusqu'à présent.

Il est inutile de s'étendre longuement sur les mobiles de la fondatrice. L'expérience de cinquante années durant lesquelles un grand nombre de communautés, aidées du gouvernement de la Province, ont mis en pratique ce programme nouveau, le succès obtenu, comme l'approbation populaire, prouvent que la bonne religieuse voyait net et juste.

Fait digne d'attention: l'enseignement ménager en France, en Belgique, en Allemagne et en Suisse, n'a été donné que postérieurement, et c'est à Roberval que l'on est venu en prendre l'idée. L'auteur du livre note le fait et notre province peut s'enorgueillir, avec raison, d'avoir été la première à réagir de cette façon contre la décadence du foyer familial dans le monde.

M. Alphonse Desilets, l'auteur de "L'Histoire de Mère Saint-Raphaël", mérite plus que des félicitations pour cet ouvrage.

C'était une entreprise passablement hardie que d'écrire l'histoire d'une institution à laquelle la vie entière d'une religieuse se trouve si intimement liée qu'elle en est l'âme même. Et quand cette religieuse est une cloîtrée, l'on se rend compte des difficultés de l'auteur pour percer la discrétion et la suprême modestie qui caractérisent ces religieuses. Heureusement que les contemporaines de Mère Saint-Raphaël ont pu lui fournir les détails absolument nécessaires. Il a pu parfaire son œuvre à force de recherches et de travail.

M. Desilets, par cet ouvrage, justifie l'espérance qu'il a donnée au début de sa carrière. Ecrivain en prose et en vers, et conférencier disert, il est avantageusement connu et jouit d'un renom qui dépasse même les limites du Canada français puisque entr'autres décorations, il s'est vu honoré par le gouvernement de la France du titre d'officier d'Académie.

Il a été, parmi nous, un grand promoteur de la littérature de terroir. Profondément convaincu de la force pénétrante de cette dernière, il a négligé les attaques et même les critiques quelquefois acerbes, ne se réservant d'y répondre que pour éviter l'apparence de l'abattement.

Il est persuadé que notre race possède des qualités supérieures dont les manifestations sont toujours dans le sens de la vraie beauté. Négligeant les formes primitives sous lesquelles ces qualités se manifestent quelques fois, il en retient l'essence. Il a exalté la fécondité d'inspirations que procure l'étude de nos mœurs ancestrales et de nos traditions populaires. Il a trouvé là la raison de notre vitalité surprenante qui a fait qualifier de miracle la survivance de la pensée française dans un milieu qui lui était hostile.

Il paraît avoir consacré son talent à cet idéal. Toutes ces œuvres s'en inspirent. Fidèle à la formation reçue de maîtres distingués, il sait ce qu'il veut et le veut avec énergie.

La critique de son école a pu avoir ceci de bon qu'elle a prévenu chez certains adeptes, les excès de l'engouement, mais elle n'a pas entravé la marche de l'idée.

"L'Histoire de Mère Saint-Raphaël" est la continuation de l'œuvre de l'auteur.

D'une très belle tenue littéraire et d'une toilette typographique de premier ordre, ce livre devra être lu avec plaisir et avantage par tous.

Il a sa place marquée dans toute les bibliothèques.

HENRI BEAUVOIR-DUPRÉ.

"LE DEVOIR"

"L'Histoire de Mère Saint-Raphaël", Ursuline de Québec, fondatrice de l'enseignement ménager agricole, au Canada; par Alphonse Desilets, préface de l'honorable C.-F. Delage, surintendant de l'Instruction publique, Québec 1932. Ce livre se vend \$1.00 franco, par la poste; prière d'adresser les commandes à l'auteur M. Alphonse Desilets, 18 rue Ste-Famille, à Québec.

La Vie Familiale

M. Edouard Montpetit a eu raison, à la séance inaugurale de la seconde conférence nationale bilingue sur la sauvegarde de l'enfance et de la famille, tenue, à Montréal, de souligner d'un trait fort la nécessité de restaurer la vie familiale parmi nos populations si nous voulons que le pays canadien se développe et qu'il atteigne au degré de prospérité et d'influence auquel nous désirons le voir atteindre. L'idée est de celles sur lesquelles on ne saurait trop revenir.

Pour nous en particulier, Canadiens-français, la vie de famille ne peut déperir sans que le groupe tout entier perde en même temps ses caractéristiques, sans qu'il devienne non seulement moins intéressant, mais ce qui est plus, moins utile à notre Dominion. Le distingué secrétaire de l'Université de Montréal le rappelle à propos: "Il faut que le petit Canadien sache que nous sommes issus de la famille, que c'est grâce à elle que nous avons vécu... C'est la famille qui a formé le caractère de notre peuple." On n'a qu'à relire les pages de notre histoire nationale pour en être convaincu.

Aussi, tout en prenant les moyens de protéger la santé de l'enfant, visons à améliorer le milieu moral où doit vivre cet enfant. Les parents ont une tâche des plus importantes à remplir. S'ils veulent se rendre le témoignage d'avoir accompli leurs devoirs, ils sont tenus de se vouer à l'éducation de leurs fils et de leurs filles, afin d'en faire des sujets qui soient une valeur réelle pour le pays. Le danger serait

de croire que rien ne sert de s'opposer au courant des idées modernes. Ce sophisme est une excuse trop facile pour cacher sa faiblesse et souvent sa lâcheté.

Les remarques de M. Montpetit auront, espérons-le, servi à montrer que la vie familiale est encore l'un des principaux facteurs dans la formation du caractère de l'enfant. C'est là qu'il contracte les habitudes, qu'il prend les tournures d'esprit qui le suivront ensuite tout le long de son existence. N'apparaît-il pas que, dans l'intérêt des enfants eux-mêmes aussi bien que dans l'intérêt des parents et de la société, la formation reçue au foyer soit la meilleure possible? Et n'apparaît-il pas, comme le note justement Madame Léon Lorrain, secrétaire-archiviste de l'Assistance Maternelle, que la future mère de famille doit se préparer avec le plus grand soin à son rôle?

Peut-être, dans notre ambition de devenir une force économique, avons-nous perdu de vue que nous restons d'abord un peuple bâtisseur, un peuple qui s'occupe d'organiser un jeune pays. Or, notre œuvre ne sera durable, solide, qu'en autant qu'elle s'appuiera sur une vie de famille conforme aux meilleures traditions d'autrefois, celles dont nous avons vécu jusqu'ici et qui nous ont permis de nous multiplier et de tenir un rang honorable parmi les diverses nationalités dont se compose la population du Dominion.

Arts et Métiers du Terroir

LORSQU'ON parle des arts et métiers du terroir il est important d'insister sur leur valeur intellectuelle et morale. Ils nous lient au passé, à ce passé qui plonge ses racines aux débuts même de la Nouvelle-France. Québec garde son histoire. Toutes les théories nouvelles viennent se briser sur le mur de nos traditions ancestrales. Les villes québécoises conservent encore les traces du lointain passé. Mais c'est la campagne qui en est la gardienne la plus fidèle. Les églises paroissiales, les manoirs, les maisons de pierre grise nous rappellent leurs auteurs, ces artistes d'autrefois qui comprenaient si bien la beauté de la ligne et la valeur durable du travail honnête.

Et le mobilier! Les belles armoires à grands panneaux, les lits en bois à quatre colonnes tournées, les chaises et canapés construits d'après les modèles français et anglais du XVIII^e siècle! La construction de ces meubles était excellente. Les bois, soigneusement séchés et bien coupés. Le menuisier de campagne était maître de son art. Ce sens artistique et cette habileté technique, heureusement, ne sont pas perdus. A nous d'en profiter. Dans notre économie le menuisier de campagne devrait conserver sa place.

Gardons cet héritage inestimable. Cultivons ces arts et métiers qui hier étaient sur le point de disparaître. Cultivons-les parce qu'ils sont dignes de survivre, parce qu'ils ont une valeur incontestable. Et aussi parce qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de conserver l'esprit canadien, l'esprit national, que de protéger, d'encourager et d'améliorer les arts et métiers de notre terroir.

LÉOPOLD RICHER

(Le Droit)

AVIS A NOS ABONNEES

Vu le retard qui s'est produit dans la publication de notre revue, et que nous avons été obligés de mettre sous un même numéro plusieurs mois, nous tenons à faire remarquer à nos abonnées que ceci ne diminuera pas le nombre de numéros qu'elles doivent recevoir.

L'ADMINISTRATION.

ÉCHOS des CERCLES de FERMIERES

Au Cercle de Nicolet

RÉCEMMENT avait lieu à la salle de l'hôtel de ville, de cette ville, l'exposition annuelle du Cercle de Fermières de Nicolet.

Dès l'ouverture de l'exposition, à 3 hrs P.M., les Dames Fermières eurent l'honneur de recevoir la visite de Son Ex. Mgr J. S. H. Brunault, évêque de Nicolet, qui se fit un plaisir et un devoir de visiter tous les produits exposés dans chacun des départements. Il était accompagné de M. l'abbé Ed. Laforest, chapelain de l'Union Catholique des cultivateurs du diocèse de Nicolet. Avant son départ de la salle de l'exposition Son Excellence adressa quelques mots de félicitations à toutes les Dames Fermières ainsi qu'aux personnes qui avaient exposé de si beaux produits de leurs fermes à cette exposition, les encouragea à continuer à faire fructifier leurs terres car, dit-il, la vie agricole est la plus belle dans le monde. Puis, à la demande des Fermières, Son Excellence bénit l'Exposition. Un grand nombre de personnes, entr'autres, les RR. SS. de l'Assomption de la Ste-Vierge et les RR. SS. Grises de l'Hôtel-Dieu, de cette ville visitèrent, dans l'après-midi, cette exposition où de nombreux exhibits de toutes espèces étaient exposés à l'admiration de tous.

Le soir, malgré l'inclémence de la température de la fin de la journée, une foule considérable, tant de la ville que de la campagne, s'est rendue à la salle de l'hôtel de ville. Plusieurs orateurs adressèrent la parole. M. Josaphat Joyal, agronome de Nicolet, félicita les Dames Fermières de leurs succès et les assura de tout son concours pour assurer le constant progrès de leur Cercle.

M. H.-N. Biron, maire de la ville, appelé à adresser la parole, se dit heureux et honoré d'avoir été invité par le Cercle de Fermières à venir visiter leur exposition. Il déclara n'avoir que ses plus grandes félicitations à adresser à toutes les Dames fermières pour leur beau travail et le dévouement qu'elles ont mis pour faire de cette exposition un véritable succès, et qui selon le témoignage même d'un des officiers du Département de l'Agriculture, a déclaré l'an dernier, que l'exposition des Dames Fermières de Nicolet était celle qui était organisée avec le plus de goût dans toutes les municipalités de la province. En terminant, M. le maire ne voulut pas passer sous silence le nom de M. Geo-Ed. Houle, cultivateur de la paroisse de Nicolet-Sud qui vient d'être proclamé Commandeur de l'Ordre du Mérite agricole et lauréat de la médaille d'or de l'Ordre, section des cultivateurs professionnels et qui a reçu une somme de \$200.00. Son Honneur dit que c'est un honneur pour la classe agricole de Nicolet de posséder au milieu d'elle un cultivateur qui fait tant honneur à leur profession.

M. A. Pellerin, inspecteur des écoles du comté de Nicolet, invité à adresser quelques mots, dit toute l'admiration qu'il témoigne au Cercle des Dames Fermières. Malgré le peu de connaissance qu'il possède en fait d'agriculture, M. Pellerin déclare qu'il constate tout de même que les exhibits exposés actuellement aux regards de tous méritent ses plus grandes félicitations aux personnes qui en sont les propriétaires.

M. le chanoine Hébert, curé à la cathédrale, fut aussi invité à parler. Il dit sa joie de voir progresser, de plus en plus l'œuvre des Dames Fermières de sa ville et de sa paroisse. Il félicita en général toutes les exposantes pour les nombreux

articles de valeur, dans la fabrication desquels elles ont montré beaucoup de sciences et de savoir. Il leur souhaila un succès toujours plus grand en plus grand, et leur assura son plein concours à la réussite de leur belle œuvre, chaque année. M. le chanoine Hébert ne voulut pas terminer son discours sans citer le nom du noble cultivateur nicolétain, M. Geo.-Ed. Houle, à l'admiration de toute la population, pour les plus beaux titres qu'il venait de rapporter.

La soirée se termina par la vente à l'enchère des produits agricoles exposés.

St-Frs-Xavier de Brompton

JE viens avec plaisir noter dans la Revue les principaux événements de notre cercle. Assemblée de janvier: notre cercle ne compte que 22 membres dont 20 sont présents. Nous procédons à l'élection de deux conseillères Mme J.-P. Salois, nommé vice-présidente, Mme Nap. Labbé, conseillère. Un programme d'action ayant pour base la couture est présenté par Madame Camille Lavoie et adopté à l'unanimité.

4 février—Assemblée générale: Lecture de la lettre de Mlle Vaillancourt: les conseils qu'elle y donne sont appréciés et la secrétaire n'a, à sa grande satisfaction, que des compliments à l'adresse de l'Auteur. Mme la Présidente présente le programme d'Exposition Provinciale; Mme la secrétaire lit le programme d'action annuelle et en fait la distribution. Mme la Présidente propose que le programme de l'Exposition provinciale soit adopté avec quelques amplifications, pour notre exposition locale.—Voici le programme de l'assemblée indiqué au programme d'action et exécuté en ce jour.

1. Importance de la Couture, pour la Fermière. Travail rédigé et présenté par la secrétaire.

2. Menu pour un dîner, choisi par Mmes Morissette et Salois; nous regrettons l'absence de Mme Morissette qui nous prive du menu attendu.

3. Choix du matériel à employer dans la confection des vêtements. Travail rédigé par la secrétaire et présenté par Mme J.-P. Salois, vice-présidente.

4. Distribution du programme de l'Exposition provinciale. La secrétaire distribua aussi des feuillets du Ministère de l'Agriculture concernant les volailles.

5. Lecture choisie dans "La Bonne Fermière et la Bonne Ménagère: Le mannequin. Cette lecture fut bien comprise et très appréciée de toutes les personnes présentes car Mme Carrier qui possède un de ces mannequins eut l'amabilité d'illustrer la leçon.—L'assemblée fut des plus intéressantes.

Sincères remerciements à Mme Carrier pour sa généreuse hospitalité.

Le 4 mars, le 6 mai, le 7 juillet: autres assemblées générales analogues à celle ci-haut décrites toujours en développant quelques points nouveaux en rapport avec le programme.

Le 9, 10 et 11 juin nous avons l'avantage de bénéficier de cours d'Art Culinaire donnés par Mlles Paré et Carbonneau.

M. l'agronome Salvas nous fait l'honneur d'assister à l'ouverture de ces cours et adresse quelques conseils à nos fermières. Le 11 après-midi, Mlle Paré donne des explications très appréciées de nos fermières sur la tapisserie et les différents genres de broderie insistant sur le point de cor-

donnet. Nos meilleurs remerciements vont à ces dévouées institutrices que nous prions de revenir encore nous faire bénéficier de leur savoir et de leur talent.

19 août: Exposition locale; sur 22 membres que nous sommes, 12 apportent des exhibits; la somme de \$15.30 est distribuée en prix. Vers 11 heures a. m., arrive Mlle V. Durand, juge distinguée déléguée du Ministère de l'Agriculture. Après avoir félicité les concurrentes, elle engage fortement les jeunes filles à faire partie du cercle et termine en démontrant les avantages d'une installation moderne pour la ménagère de nos jours.

Cette gentille demoiselle nous quitta vers 3 hres de l'après-midi, laissant le meilleur souvenir de son passage parmi nous.

7 assemblées générales furent tenues dans le cours de l'année, nos membres furent très actifs et s'éloignèrent très peu du programme.

LA SECRÉTAIRE.

A St-Pamphile de l'Islet

LES dames Fermières de St-Pamphile se réunirent à la salle paroissiale, le 25 mai 1932, afin d'élire une Présidente. Madame Josaphat Bélanger fut élue et accepta cette charge; nous avons toutes la certitude que le cercle sous sa direction se réveillera de son inertie et progressera.

Puis il y eut distribution de bulbes de Dahlias à tous les membres et deux douzaines d'œufs d'incubation tirées au sort. Les heureuses gagnantes furent Madame Georges-Emile Nadeau et Mlle Catherine Gamache. Tout ceci fut un don généreux de Madame Honorius Chouinard. Nous la remercions sincèrement.

Nous distribuâmes aussi les statistiques à chacune et leur expliquâmes la manière de les remplir afin de les remettre à la Secrétaire.

Nous donnâmes à toutes un livre de recettes très utiles concernant le bœuf (différentes manières de l'apprêter). Ces livres nous sont fournis gratuitement par le Ministère de la Voirie.

La Secrétaire sollicita les Fermières de travailler pour avoir des exhibits à l'exposition provinciale.

Il y eut quelques discussions à propos du métier mécanique. Enfin, chacune s'en retourna satisfaite avec un joyeux "Au revoir".

Le 5 juin 1932. Dimanche se réunissait une trentaine de Dames Fermières. Après la prière et la bienvenue d'usage, eut lieu la présentation de la nouvelle Présidente, Mme J. Bélanger, elle fut aussi nommée Conseillère Provinciale; elle remercia les Dames de la confiance qu'elles avaient en elle et promit toute son aide au développement du Cercle. Elle proposa d'écrire au Ministère d'Agriculture afin d'obtenir des ruches et à Mme J. Thom Moreau pour savoir si elle a un essaim à fournir cette année.

A la demande de quelques dames, la Présidente proposa de déménager le métier chez elle. La secrétaire suggéra de demander à l'École des Beaux Arts, une personne compétente pour avoir des démonstrations sur notre métier mécanique.

Madame Bélanger commenta le programme de l'exposition Provinciale et appuya fortement afin que toutes les dames travaillent avec perfection les articles indiqués.

Mlle Catherine Gamache pria les Fermières de lui remettre les feuillets statistiques avant le 15 juin et distribua des livres de règlements.

Joyeuses, les dames se dispersèrent.

Du 27 juin au 2 juillet, des démonstrations sur le tissage ont été données par Madame E. Chamard, institutrice de l'École des Beaux Arts. Une dizaine de dames suivirent régulièrement ces cours. Des remerciements furent adressés

à la Directrice de l'E. des B. Arts ainsi qu'à Madame Chamard qui s'acquitta de sa tâche avec beaucoup de tact.

Mercredi soir le 13 juillet 1932.—M. Georges Gauthier instructeur en horticulture nous donna une conférence sur la distinction des insectes nuisibles aux jardins potagers et aux vergers. La Secrétaire remercia M. Gauthier de ses conseils utiles.

Mme la Présidente profita de l'occasion pour annoncer le concours de jardin qui aura lieu vers le 15 courant. Quelques discussions fut faites à propos des exhibits que nous enverrons pour l'exposition de Québec.

17 juillet. Réunion du Conseil du Cercle pour passer une résolution autorisant Mlle C. Gamache, la dite secrétaire à signer tous les chèques, documents, correspondance.

31 juillet 1932. Une vingtaine de Dames Fermières se sont fait un devoir d'assister à cette assemblée.

Après la bienvenue et prières ordinaires, Mlle La Secrétaire lut le nouveau règlement concernant le métier mécanique.

Ayant eu une ruche de Madame Jos. Thom Moreau, nous la fîmes tirer, le sort favorisa Mme Alfred Anctil.

Madame la Présidente sollicita encore les Dames de travailler avec perfection tous les ouvrages demandés pour l'Exposition de Québec.

La Secrétaire lut la lettre avertissant que M. Bélanger, agronome, viendra visiter les jardins vers le 15 août.

Les Dames se dispersèrent après un gracieux "Au revoir".

Le 22 août 1932, M. Bélanger agronome, n'ayant pu venir visiter les jardins, M. Sirois s'est fait un devoir de le faire.

La somme de \$13. fut distribuée pour ce concours.

Le 16 septembre 1932. Exposition du Cercle Agricole dont plusieurs Fermières font partie; les exhibits furent plus nombreux et plus magnifiques que les années dernières. L'honorable Adélar Godbout, Ministre de l'Agriculture, nous fit l'honneur de sa visite et fit un éloquent discours par lequel il encouragea et félicita les dames à travailler tous les travaux domestiques, il remercia les Directrices du Cercle de Fermières de l'activité qu'elles mettent dans leur Association et promit de donner tout ce que nous demanderons se rapportant à l'Agriculture et aux travaux domestiques.

Par la Secrétaire,

C. GAMACHE, inst.

Sommaire:

Encore nos Industries domestiques... *Edouard Marcotte.*

Les tissus..... *Imelda Péruse*

Un livre vient de paraître..... *Henri Beauvoir-Dupré*

Arts et métiers du terroir..... *Léopold Richer*

Echos des Cercles de Fermières..... *XXX*

"C'était Anne de Bretagne"..... *Alphonse Desilets*

"L'Œil du Phare"..... *Ernest Chouinard*

Pour la bonne Ménagère..... *Un cordon Bleu*

A l'Exposition Provinciale 1932..... *Paul Bergeron*

NOTRE MAÎTRE LE PASSÉ

"C'était Anne de Bretagne..."

Par Alphonse Desilets

(Droits réservés)

(suite et fin)

Les Nantais la reçurent avec honneur sous un dais de velours noir, précédée d'étendards de satin blanc et suivie de croix noires et de bannières aux lys d'or. Elle se rendit à la cathédrale où l'évêque à la tête de son clergé, fit son éloge. Cette réception eut un caractère grave, comme il convenait au deuil encore récent de la bien-aimée souveraine. Sa physionomie, autrefois si radieuse et si riante n'exprimait plus que la tristesse et l'abattement. Le peuple, heureux de la revoir, n'osait cependant, par respect pour sa douleur, faire éclater en sa présence la joie qu'il ressentait. Elle s'occupa immédiatement de l'administration de son Duché, publiant des édits, frappant des monnaies et convoquant à Rennes les Etats de sa province.

Alors, le nouveau roi de France, Louis XII, qui venait d'être sacré à Reims, songeait déjà à empêcher la Bretagne de se séparer de nouveau de son royaume. Malgré le contrat de Langeais, il craignait que la Bretagne ne s'alliât avec les ennemis de la France. Louis XII avait épousé Jeanne, fille de Louis XI, par contrainte et pour obéir aux ordres d'un roi auquel il était dangereux de résister. Il sollicita de Rome la rupture de son mariage, qu'il obtint après un long et sérieux examen. Puis, pour des raisons politiques qui s'expliquent d'elles-mêmes il entama des négociations avec Anne de Bretagne pour la gagner à convoler en mariage avec le nouveau roi de France qu'il était.

Les envoyés de Louis XII ayant convaincu la duchesse que le mariage du jeune roi avec Jeanne de France avait été dûment et régulièrement annulé, Anne de Bretagne consentit à ce nouveau mariage pour être conforme à ses anciennes promesses et pour affermir sa protection sur son propre pays. Il est à croire que quelques historiens ont dépassé la vraisemblance des faits en insinuant qu'Anne de Bretagne du vivant de Charles VIII, son époux, entretenait des sentiments de particulière affection pour le duc d'Orléans, qui devait être plus tard Louis XII et qui, dès lors, la demandait en mariage. Brantôme, dans son livre des "Dames illustres" en fait l'allusion. Mais rien, dans la vie privée de la reine Anne, ni dans son caractère, ni dans ses habitudes, ni dans les témoignages de ses contemporains et de ses intimes ne peut donner raison aux fantaisies de cette légende. Si elle accepta cette seconde union royale de la Bretagne à la France, c'était par souci de fidélité à ses engagements antérieurs.

En vérité, ce nouveau mariage se présentait sous un signe bien différent du précédent. Cette fois, elle n'était plus une enfant, mais une reine de vingt-deux ans, expérimentée, mûrie par de lourdes épreuves, et habituée à la gouverne des peuples comme d'elle-même. Ce n'était plus la fiancée conquise à la pointe de l'épée, mais la souveraine régnant sur des Etats fidèles à son autorité. Elle recevait son nouvel époux dans la terre libre de ses pères, au château de ses propres ancêtres, sous le toit de sa famille, où elle avait vu le jour et passé son enfance.

D'ailleurs, Louis XII s'appliqua à lui faire oublier, par son nouveau contrat, ce que le précédent pouvait avoir eu de

blesant pour elle et pour sa liberté. D'après le nouveau contrat Anne est reconnue et peut s'appeler "vraye duchesse de Bretagne". Le roi s'y engage à ne rien modifier aux lois et privilèges établis par la duchesse en Bretagne depuis la mort de Charles VIII. "Les Etats du pays, ajoute la déclaration, seront régulièrement convoqués et aucun impôt ne sera prélevé sans leur consentement. La noblesse bretonne ne sera pas obligée de servir le roi à la guerre en dehors de la province, sauf en cas d'extrême nécessité et avec le consentement de la reine et de ses Etats." Enfin, la reine Anne conservera le gouvernement de la Bretagne, qu'elle n'avait pas exercé du temps de Charles VIII.

Les noces royales d'Anne de Bretagne et de Louis XII furent célébrées à Nantes le 8 janvier 1499, devant la cour du roi, et en présence des grands du royaume et de la province: le cardinal Georges d'Amboise, les évêques de Luçon, de Saint-Brieuc et de Quimper, le prince d'Orange, le vicomte de Rohan et les maréchaux de Gié et de Rieux.

A l'occasion de son mariage, la duchesse-reine fit distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres si nombreux de sa Bretagne. Elle fit de riches cadeaux à toutes les églises et chapelles de son duché. Elle allait être de nouveau enlevée à son peuple, mais elle tenait à s'y attacher par les liens infrangibles de la bonté, de la justice et de l'affection souveraine.

La cour de France laissa Nantes pour se rendre au château de Blois où Louis XII était né et qu'il affectionnait particulièrement. Anne y forma sa propre cour, d'une suite de dames et de demoiselles d'honneur, choisies parmi les plus dignes dans le royaume. C'est elle qui, la première, introduisit des dames à la cour royale. Et cette cour devint une école où la noblesse de France venait se former à l'étiquette, aux belles manières, et prendre des habitudes de sagesse et de haute distinction. Elle fut aussi la première reine de France à avoir ses gardes particuliers, formés de deux groupes: le premier, de gentilhommes français et l'autre de gentilhommes bretons. Chaque fois qu'elle apercevait ceux-ci sur la haute terrasse de la salle d'armes, au château de Blois, elle allait vers eux en souriant et s'écriait: "Voilà mes Bretons qui m'attendent!"

Le mariage de Louis XII fut presque aussitôt suivi d'une heureuse expédition militaire en Italie, et qui se résuma en vingt jours à la conquête du duché de Milan. Le roi de France entra en triomphe dans la ville le 2 octobre 1499 et les mères envoyèrent au devant de lui leurs enfants qui chantaient des hymnes et jetaient des fleurs de lauriers sur son passage en le proclamant le grand Roi. Voulant se montrer gracieux et magnanime, Louis XII accorda des faveurs à la noblesse milanaise, diminua les impôts du peuple, restitua les domaines confisqués et rétablit l'ordre et la paix dans ce duché redevenu province française.

* * *

A la fin d'octobre de cette année le Roi rentrait en France où son épouse venait de lui donner une fille, baptisée sous le nom de Claude. Le roi et la reine se fixèrent à Lyon au printemps de l'an 1500. C'est là qu'eut lieu le tournoi fameux des sept chevaliers de la reine Anne contre les sept chevaliers du roi Louis XII... Tout le long de l'été les royaux époux parcoururent la France et la Bretagne, de Roanne à Nantes et, rapporte un chroniqueur, Le Roux de Lincy, ils furent accueillis partout avec le plus grand enthousiasme. Aussi la reine fit-elle distribuer, par son trésorier de l'épargne, des

quantités considérables de vêtements et de tapisseries qui furent d'un grand secours aux hôpitaux nécessiteux.

Cette année-là, l'archiduc Philippe, souverain des Pays-Bas, qui était en bonne amitié avec Louis XII, avait eu un fils de son épouse Jeanne de Castille, fille de Ferdinand et d'Isabelle d'Espagne. Le petit prince fut baptisé sous le nom de Charles et devait régner plus tard sur plusieurs royaumes, sous le nom de Charles-Quint. Philippe proposa à Louis XII de fiancer son fils Charles à la princesse Claude de France et d'assurer la souveraineté du duché de Milan à ce jeune couple dès qu'il serait en âge de régner. L'accord fut signé à Lyon en août 1501.

En avril 1502, Louis XII dut partir en guerre contre le royaume de Naples qui venait de s'agiter contre la souveraineté française. Cette guerre dura plus d'un an et fut marquée successivement de victoires et d'échecs. Naples et Milan plusieurs fois occupés et plusieurs fois perdus, il ne resta guère à la France que la mémoire des faits glorieux dont s'illustrèrent des guerriers demeurés célèbres: Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, la Trémouille, Gaston de Foix et le duc de Nemours.

Durant cette séparation la reine Anne écrivait souvent au roi son époux. Quelques-unes de ces lettres étaient composées en vers latins, d'autres en prose et en vers français, dont la rédaction était confiée au poète-secrétaire Fausto Audrelin. Toutes ces lettres ont été conservées dans des albums de vélin manuscrits, aux armes du roi et de la reine, sous de riches reliures à fermoirs d'or, et enluminés par des moines et des artistes du temps. Nous avons eu la joie d'admirer quelques-unes de ces enluminures, notamment celles du maître Jean Bourdichon. Ces trésors artistiques sont conservés à la Bibliothèque Nationale de Paris, et le recueil qui les renferme a pour titre "Les Heures d'Anne de Bretagne."

Les fines miniatures qui ornent ces recueils précieux complètent la documentation de l'histoire sur la vie intime, l'habillement, l'ameublement et les armoiries d'Anne de Bretagne. La duchesse-reine y apparaît, dans ses appartements, tendus de draperies à teintes sombres, mais où tranche la blancheur de l'hermine et de la cordelière; on sait qu'Anne de Bretagne porta de tout temps une cordelière blanche, comme les moines, en guise de ceinture même avec ses vêtements de cour. A ses pieds est couché un petit chien blanc; autour d'elle, assises par terre, des princesses et des dames d'honneur. Ailleurs, la reine majestueuse est sous un dais de velours rouge parsemé de lis d'or et d'A couronnés, dans une salle somptueuse toute tapissée d'armoiries où apparaît à profusion la cordelière, symbole de son culte pour Saint-François, le pauvre d'Assise; devant elle est une petite table où la reine écrit ses lettres conjugales. Ces albums contiennent encore plusieurs illustrations des armes de la reine, et que l'on reconnaît à l'hermine blanche surmontée de sa devise: "Potius mori quam foedari; plutôt mourir que se souiller."

* * *

Louis XII et ses armées avaient essuyé des revers désastreux en Italie. Aussi, en 1503, le roi songeait à rentrer en France après avoir conclu une paix honorable. Entre temps, la reine Anne lui avait donné deux fils et les avait vu mourir en bas âge. La princesse Claude grandissait en âge et en grâces et le fils de l'archiduc Philippe allait devenir son époux par un mariage officiel signé à Blois en septembre 1504. Par ce mariage, Anne de Bretagne espérait assurer une nouvelle et puissante protection à son pays natal. Elle inspira Louis XII dans la rédaction du contrat et de deux traités collatéraux prévoyant l'héritage des nouveaux conjoints. Car la reine Anne n'oublia jamais sa province et n'eut jamais plus grand souci que d'assurer le bonheur de ses chers Bretons. Aussi le roi, dans ses moments de belle humeur, la nommait-il avec complaisance "sa Bretonne" faisant allusion à son caractère opiniâtre et à son indéfectible amour pour la Bretagne.

Les qualités et les défauts de ce caractère s'accroissaient,

comme bien on pense, chez la reine Anne à mesure qu'elle avançait en âge et en autorité. Le roi ayant été plusieurs fois malade de 1504 à 1506, elle résolut elle-même à de vider quelques vieilles querelles politiques et de faire justice de quelques infidélités notoires qu'elle ne pouvait supporter. C'est ainsi qu'elle fit faire une enquête sévère contre l'administration du maréchal de Gié, Pierre de Rohan, gouverneur de la ville d'Angers, qui s'était opposé au transport en Bretagne de certaines valeurs et certains mobiliers du royaume par la reine, durant les maladies du roi. Ce vieux guerrier, dépouillé de ses honneurs, se retira dans son château du Verger pour y terminer sa paisible vieillesse entouré de la considération publique. Loin de s'affaisser dans la tristesse il se choisit un emblème qui en dit long sur sa philosophie de la vie; cet emblème consistait en un chapeau à larges bords portant cette devise: "A la bonne heure nous prit la pluie". En effet il avait joui assez longtemps des privilèges de la gloire pour songer à se reposer. Anne de Bretagne ne lui garda point rancune de cette ironique bonhomie. Mais, des historiens ont jugé sévèrement la conduite de la souveraine en cette circonstance.

* * *

Vers cette époque Anne de Bretagne obtint du roi la permission d'aller visiter ses Etats. Et partout sur son passage les grands de la province comme le menu peuple se portèrent au-devant d'elle pour lui prodiguer les plus grands honneurs. A Morlaix, la reine présida au mariage du vicomte de Lautrec avec Françoise de Foix, qui avait été élevée à la cour et qu'elle affectionnait beaucoup. De là elle se rendit en pèlerinage de dévotion à Notre-Dame du Folgoet et de Saint-Jean-du-Doigt, où elle fut guérie miraculeusement d'un mal d'yeux. Elle fit, à ce dernier endroit, un don princier à la chapelle. Elle eût prolongé son séjour en Bretagne si le roi, de nouveau malade, ne l'avait rappelée en France.

A son retour auprès du roi elle le trouva résolu à rompre les fiançailles de leur fille Claude avec le prince Charles. Les Etats généraux de Tours, en 1506, avaient prévu un grave danger politique dans cette alliance et suppliaient le roi d'y mettre fin avant l'intervention de la couronne d'Espagne. On proposait de marier Claude au duc d'Angoulême, neveu du roi. Cette session des Etats généraux à Tours est restée célèbre dans l'histoire de l'ère nouvelle qui allait s'ouvrir. Louis XII y avait été proclamé le "Père du peuple" et comblé de protestations bienveillantes de la part de ses sujets. Touché jusqu'aux larmes, le roi qui se sentait faiblir, acquiesça et promit de gagner la reine au consentement nouveau. Il y parvint non sans peine, quoique aidé des représentants bretons qui abondaient dans le projet des tourangeaux.

Anne de Bretagne s'obstina à différer son consentement. Claude n'était d'ailleurs qu'une enfant. Mais, Louis XII, pour une fois, prit le haut ton, et l'accord définitif eut lieu le 21 mai 1506; le mariage fut conclu dans une assemblée solennelle, avec François duc d'Angoulême, qui devait régner si glorieusement de 1515 à 1547, sous le nom familier pour nous, de François Ier.

Je ne serais pas surpris qu'en ce moment surgissent en vos mémoires les deux vers gravés par ce monarque sur l'une des cheminées intérieures du château de Blois:

"Souvent femme varie;
"Bien fol est qui s'y fie."

Vers la fin de mai 1506, le roi vint lui-même à l'assemblée des Etats généraux de son royaume annoncer la joyeuse nouvelle du consentement de la cour aux fiançailles de la princesse Claude avec le duc d'Angoulême. Il invita les députés à la cérémonie, qui eut lieu au château de Plessis-lez-Tours. Le chancelier du roi lut devant la cour et les représentants du peuple, assemblés pour cette cérémonie, le contrat qui assurait à la future reine les domaines d'Asti, de Blois, de Soissons et de Coucy, avec cent mille écus d'or donnés par la reine Anne.

Après cette lecture, le vieux comte Gaston de Foix apporta dans ses bras la jeune princesse, qui n'était âgé que de six ans et le cardinal d'Amboise bénit les anneaux de fiançailles. Les princes de France et de Bretagne et les députés présents jurèrent de vouer leur vie et leurs biens à la réalisation du mariage effectif que tous avaient souhaité pour le bien général du royaume. Cette bonne nouvelle fut accueillie avec une joie exhubérante en Bretagne surtout, où la fille de la reine Anne était déjà aimée et attendue à l'égal de sa mère.

En 1509 le Roi Louis XII fut obligé de prendre part à la nouvelle campagne des armées françaises en Italie, contre Gènes qui s'était soulevé. Anne de Bretagne était loin d'encourager ces guerres ruineuses. Mais comme elle pouvait jouir des revenus de son Duché, elle en profita pour faire du bien autour d'elle. Elle combla de générosités les pays bretons et autres provinces du royaume. Elle encouragea les artistes et les gens de lettres, les monastères et les évêchés, embellissant et enrichissant les monuments d'architecture qui restent aujourd'hui, à Nantes, à Rennes, à Léon, comme à Tours, à Lyon et à Paris, les témoignages éloquents de la haute culture et du sens artistique de la reine des Bretons. . . C'est elle qui fit construire le couvent de l'Observance à Lyon et qui donna à Saint-François de Paule, le château de Nigeon pour y établir sa communauté. "On voyait, ajoute le chroniqueur Mézeray, des milliers de pauvres l'attendre au sortir de son palais, pour recevoir ses aumônes."

Anne de Bretagne, à la cour de France, était un modèle de vertus et de savoir-faire aussi écoutée de ses dames d'honneur qu'elle en était aimée. Ces dames étaient ordinairement au nombre de cinquante. Mais jamais elle ne refusait d'y accueillir les jeunes filles de beau caractère qui lui étaient recommandées et voulaient se ranger sous sa direction. Parmi ces dames et ces demoiselles l'histoire relève des noms illustres: c'est Charlotte d'Aragon, madame de Montpensier, Catherine et Germaine de Foix, Marguerite de Valois d'Angoulême, Jeanne de Rohan, Blanche de Montbazou, Louise de Bourdeille et Catherine des Barres. Pour leur donner le bon exemple, Anne de Bretagne travaillait avec elles, tous les jours, et

les occupait ainsi à des ouvrages de tapisseries, de tricots, de broderies, d'ornements d'églises, et le reste. Elle leur enseignait la simplicité, la bonté, la charité, tous les sentiments qui édifient la vraie noblesse du cœur et qui rendent la vie d'une femme utile et bienfaisante. Elle leur faisait donner des leçons de chant, de musique, de dessin, de peinture et de danse. Ses domestiques étaient choisis parmi les ménestrels, chanteurs populaires, et les troubadours du temps étaient toujours bien accueillis à sa cour. Ses trouvères bretons surtout sont restés légendaires: ce sont Guillaume le Clerc, Riom et Jean Josse, Préjent Jagu et Ivon le Brun, qui avec Jacques Lorignière, Jehannot Dubois, Paul et Jérôme, ont partagé la gloire d'avoir bercé les rêveries tristes ou joyeuses de la reine la plus aimée de toute la Bretagne et de toute la France.

Au milieu de toutes ces splendeurs, dans cette atmosphère de bonté et de beauté que la légende idéalise, Anne de Bretagne se sentit soudain frappée d'un mal cruel et qui ne pardonne pas. Elle ne songea dès lors qu'à se préparer à la fin, par les secours de la religion. Le confesseur du roi la visitait et l'assista jusqu'aux derniers moments. Elle mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514 à l'âge de trente-sept ans, encore dans la fleur de son âge.

Avec elle s'achevait le dernier chant de la grande épopée celtique, le cycle légendaire de l'héroïsme rude, de la vaillance aventureuse. Les "loups bretons", durant dix siècles n'avaient guère cessé de grincer des dents. Anne la duchesse leur avait appris la douceur, la patience et la soumission. Leur indomptable énergie allait désormais se dévouer au service de la France. Et ces loups enchaînés, malgré des tressauts de révolte parfois, dresseront aux heures périlleuses de la patrie adoptée, le rempart vivant et inexpugnable pardessus lequel on ne passe pas. . .

ALPHONSE DESILETS.

- (x) Danio, "Histoire de notre Bretagne".
 (x) Roy, "Hist. d'Anne de Bretagne".
 (x) Daru et Roy, op. cit.
 (x) Roi, op. cit.

Mot d'une profondeur...Chinoise

Le grand Li-Hong-Chang, le dernier des grands hommes de la vieille Chine impériale, qui visita notre pays vers la fin du dernier siècle, était non seulement l'homme le plus riche de la Chine, mais le plus habile politicien et le plus grand homme d'affaires qu'il y eut dans l'Empire du Milieu.

Il avait le titre de vice-roi, et il constituait, avec l'Impératrice-mère T'seu-Hi, ce que l'on appelle le pouvoir derrière le trône, alors que régnait le dernier empereur de Chine qui vécut et mourut empereur: Kouang-siu. (Son successeur fut détrôné pour faire place à la république).

Li-Hong-Chang, après avoir parcouru l'Europe, visita les Etats-Unis et le Canada. Sir Wilfrid Laurier, pour lui faire honneur, le fit accompagner, jusqu'aux rives du Pacifique, par un de ses collègues, Sir Henry Joly de Lotbinière, le plus chevaleresque des "ciceroni".

Lors du passage du grand Chinois à New-York, les Yankees dans l'espoir de l'épater un peu et de lui faire contempler quelque chose de 100 pour cent américain, le conduisirent dans Wall Street pour lui faire visiter la Bourse. Li, intarissable causeur, savait très bien écouter. Lorsqu'on lui expliquait les formidables rouages du monumental coupe-bourse, il clignait de l'œil et "faisait l'innocent". Parvenu, avec son groupe, près de la "corbeille", quelqu'un lui suggéra de faire une petite expérience. . . — "Try your luck", essayez votre chance". Li-Hong-Chang répondit avec le désintéressement et la placidité d'un vieux fumeur d'opium: "Quand je joue, j'aime bien à voir les yeux de celui qui joue contre moi".

Admirable, en tous points!

Les Deux Melons

Deux melons couchés sur la paille
 A l'ombre d'un four,
 Attendaient leur tour
 De clôturer une ripaille
 Front contre front,
 Ainsi que font
 Des têtes que le chagrin ronge,
 Ils poursuivaient leur commun songe.
 M'étant approché,
 Et sur eux penché,
 J'entendis une voix dolente
 Et très lente,
 Qui disait avec un soupir:
 "Frère, mon frère. . . il faut mûrir!"

Mangez du céleri pour bien vous porter

Y a-t-il parmi les légumes ordinaires un seul que l'on puisse comparer au céleri pour ses bons effets sur la santé? La plupart des médecins s'accordent à dire que le céleri n'a pas d'égal pour purifier le sang et le corps des substances toxiques.

De même que pour la plupart des légumes feuillus, la fonction du céleri dans le régime alimentaire n'est pas de fournir de la chaleur ou de l'énergie, mais plutôt de fournir les vitamines, les substances minérales et les autres substances secondaires, qui sont si essentielles au maintien de la santé. Comme source de substances minérales, le céleri occupe une place élevée parmi les légumes; il est spécialement riche en chaux et magnésium.

Pour la Bonne Ménagère

Le temps qu'il faut pour cuire:

VIANDES ET POISSONS

	Par livre
Côtelettes bœuf saignant.....	8 à 10 minutes.
" " bien cuites.....	12 à 16 minutes
" roulées saignantes.....	12 à 15 minutes
" roulées bien cuites.....	20 à 25 minutes
Filet de bœuf saignant.....	20 à 25 minutes
Mouton (cuisson) bien cuit.....	14 minutes.
Agneau bien cuit.....	15 à 18 minutes
Porc bien cuit.....	20 minutes
Poulet bien cuit.....	15 minutes ou p.
Dinde (8 à 10 livres).....	3 heures.
Oie (8 à 10 livres).....	2½ heures
Jambon.....	4 à 6 heures
Poisson (gros et entier).....	1 heure ou plus
Poissons (petits).....	20 à 30 minutes
Fèves au lard.....	6 à 8 heures

FRITURES

Mouton, beignets, beignes.....	3 à 5 minutes
Croquettes (viande ou poisson).....	1 minute
Patates crues.....	4 à 8 minutes
Côtelettes panées.....	5 à 8 minutes
Eperlans, truites et autres petits poissons.....	3 à 5 minutes

AU FOUR

Pain, 1 livre.....	40 à 60 minutes
Rolls, biscuits.....	10 à 30 minutes
Muffins.....	20 à 25 minutes
Gâteau éponge.....	40 à 60 minutes
Gâteau Lafayette.....	15 à 20 minutes
Gâteau aux fruits.....	2 à 3 heures
Petits fours.....	15 à 20 minutes
Costarde.....	20 à 60 minutes

LÉGUMES

Asperges.....	15 à 30 minutes
Fèves (en gousses).....	30 à 45 minutes
Betteraves (fraîches).....	35 à 60 minutes
Betteraves (vieilles).....	2 à 4 heures
Choux.....	13 à 20 minutes
Carottes.....	20 à 40 minutes
Choux-fleurs.....	20 minutes
Céleri.....	30 à 40 minutes
Oignons.....	30 à 45 minutes
Pois.....	17 à 25 minutes
Patates.....	30 à 45 minutes
Epinards.....	30 à 35 minutes
Tomates.....	15 à 20 minutes
Navets.....	35 à 45 minutes

GRILLADES

Steak (1 pce d'épais).....	frir de 4 à 6 minutes.
Poisson blanc.....	15 à 20 minutes
Tranches de poisson: Saumon — Flétan.....	12 à 15 minutes
Agneau et mouton.....	6 à 8 minutes
Poulet.....	20 minutes
Petit poisson plat.....	5 à 8 minutes
Foie et tripes.....	4 à 5 minutes

PATES

Pain Brun à la vapeur.....	3 heures
Poudings à la vapeur.....	1 à 3 heures
Pâtes roulées (tartes).....	30 à 45 minutes
Escalopes et plats gratinés.....	10 à 20 minutes
Timbales.....	20 à 25 minutes

Quelques conseils pratiques

Chocolat:—Étendre la partie tachée sur un plat creux et jeter de l'eau bouillante à travers. Frotter avec de la glycérine pure et laver dans l'eau douce. Ne pas employer de savon.

Café.—Même traitement.

Cire colorée:—(chandelles)—Placer un buvard ou du Talcum blanc sur les deux côtés de la tache et y mettre un fer chaud. Brosser le talcum et enlever la couleur avec de l'alcool ou de l'éther.

Crème à la glace:—Eponger avec une serviette mouillée d'eau froide puis traiter comme pour les taches de graisse.

Encre:—Mouiller à l'eau froide, saucer dans une solution bouillante d'acide oxalique (2 cuillerées à thé dans 1 tasse d'eau) rincer et laver avec une eau savonneuse.

Fruits:—Eau bouillante et jus de citron, ou encore eau bouillante et acide oxalique. Faire passer à travers la partie tachée étendue sur un bol.

Graisse:—Étendre la partie tachée sur une serviette ou autre étoffe absorbant bien et frotter au moyen du linge laineux, avec de la térébenthine, de l'éther ou du chloroforme.

Herbe:—Tremper dans l'alcool et frotter ou encore mouiller avec de l'eau froide et frotter avec de la crème de tartre et laver.

Lait:—Laver à l'eau froide, puis dans l'eau chaude avec du savon.

Sang et jus de viande:—Imbibber la partie tachée avec de l'huile de pétrole et plonger dans l'eau bouillante.

Thé:—Couvrir de sel de table fin et de jus de citron. Mettre au soleil.

Vaseline:—Mettre deux buvards sous la tache. Mouiller avec de la benzine et mettre deux buvards sur la tache. Presser avec un fer modérément chaud. Prendre garde à la benzine qui est inflammable.

Rouille:—Humecter la tache avec de l'ammoniaque, puis appliquer du sel de citron ou de l'acide oxalique, lorsque l'effervescence se produit, tremper dans l'eau bouillante.

Mucus (sur mouchoirs):—Trempez dans de l'eau salée (2 cuillerées à soupe de sel dans une pinte d'eau) laver et faire bouillir.

Huile à machine:—1. tremper dans l'eau froide, laver à l'eau et au savon; 2. tremper dans l'eau froide avec du borax, ensuite laver.

Transpiration:—Tremper dans une solution de savon et exposer au soleil pendant quelques heures.

Bas blancs tachés par le frottement du soulier:—Tremper dans une solution d'acide oxalique et rincer dans de l'eau additionnée d'ammoniaque.

Brûlures:—Couvrir de soda à pâte et recouvrir d'un linge humide. Le blanc d'œuf et l'huile d'olive sont aussi recommandés.

Évanouissement:—Coucher le patient la tête plus basse que le corps. Desserrer les habits. Donner de l'air. Tenir le corps au chaud et baigner la figure et les mains avec de l'eau froide. Ne jamais essayer de faire boire quoi que ce soit à une personne évanouie.

Mains ou pieds gelés:—Ne pas entrer dans une pièce chauffée. Frotter vigoureusement la partie gelée avec de la neige ou de l'eau froide, puis, plus chaude au fur et à mesure que la partie affectée dégele.

Feu à ses vêtements:—Ne pas courir surtout pour descendre un escalier ou sortir dehors: cela active le feu. Se rouler sur un tapis ou s'enrouler dans une carpe ou une couverture. Tenir la tête en bas afin de ne pas respirer les flammes.

Si vos doigts sont tachés:—de jus de fruits ou légumes les tremper quelques minutes dans du thé très fort et les laver avec du savon et de l'eau.

Si votre vernis à chaussure durcit:—un peu de térébenthine le rendra de nouveau propre à l'usage.

Si vous avez des fongères:—arrosez-les avec l'eau provenant de la fonte de la glace de votre glacière. Rien n'est meilleur.

Si votre argenterie ternit:—Après nettoyage enveloppez-la dans du papier de soie ou du papier mince et gardez dans un endroit sombre. Ceci bien entendu dans le cas où vous ne vous en servez que peu souvent.

IL FAUT SAVOIR QUE:

4 cuillerées à thé = 1 cuillerée à soupe
 4 cuillerées à soupe = ½ roquille ou ¼ tasse
 ½ tasse = 1 roquille
 2½ tasses = 1 chopine = 5 tasses = 1 pinte
 4 tasses de farine = 1 livre
 2 tasses de beurre = 1 livre
 ½ tasse de beurre = ¼ de livre ou 4 oz.
 2 tasses de sucre = 1 livre
 2½ tasses de sucre en fleur = 1 livre
 1 chopine d'eau ou de lait = 1 livre
 4 cuillerées à table de café = 1 once

UN CORDON BLEU

UN BEAU ROMAN DU TERROIR

"L'Oeil du Phare"

Par Ernest Chouinard

(Droits réservés)

(Suite)

— "Dégrez-vous!" — leur dira-t-on. C'est-à-dire n'ayez crainte que nous ne comptions le temps qu'il vous plaira de séjourner chez nous. Comme s'ils devaient y établir leurs quartiers d'hiver. Charmante expression de la belle hospitalité canadienne, disait Philippe-Aubert De Gaspé, qui fait traiter son hôte comme un vaisseau que l'on met en hivernement.

Une vie qui leur avait été jusque-là refusée allait donc occuper tout l'hiver ces bonnes gens. "Le Jean de la veuve", devenu un si bon parti, sera convié à toutes les fêtes de famille. Il y brillera par son maintien distingué et le charme maintenant avéré de sa personne, sous le regard fier et attendri de sa mère, la première à s'étonner de son immutation.

Ce fut bien autre chose lorsque le cousin riche Emile Dupin, lancé dans le grand monde de la ville, s'avisait du bon esprit de laisser voir qu'il n'oubliait pas pour tout cela ses parents de Saint-Germain. Les cadeaux de Noël qu'il leur envoyait suivant la coutume américaine, leur causèrent grande surprise et grand bonheur. Songez-donc, une riche pelisse pour la tante et un complet de raquetteur pour Jean firent accourir toute la paroisse aux Pignons-Rouges. Enchanté des sports d'hiver québécois si nouveaux pour lui, le jeune américain écrit à son cousin qu'il viendra passer les vacances du carnaval avec ses bons parents, pour connaître en hiver la vie campagnarde du Canada, dont il conserve un si frappant souvenir, en été.

Décidément, le Jean de la veuve est devenu un personnage. Quand, à travers champs, chaussé de sa raquette légère, la tuque sur l'oreille, la ceinture écarlate aux reins et le torse à l'aise dans son costume aux couleurs voyantes, il gagne vers les hauteurs du village, plus d'un œil mutin est là, dans la croisée des maisons échelonnées sur les coteaux, cherchant à l'apercevoir du plus loin derrière le rideau de givre que déchirent nerveusement maints doigts roses. Il va gaiement par monts et par vaux, tantôt sombrant tout au fond de ces derniers, où ne surnage plus que la tuque, pour émerger ensuite de toute sa taille agile et svelte au plaisir des yeux mutins.

Et ces jours se passaient joyeusement, dans un renouveau de prévenances et d'égards dont les échos n'avaient plus de cesse au foyer comme aux cœurs reconnaissants des Pèlerin. On y était sans doute depuis assez longtemps habitué, aux égards et aux prévenances des bons villageois. Ils ne firent jamais défaut depuis l'heure de la catastrophe qui avait brisé la famille. Mais alors l'œil de la charité s'apitoyait sur une misère, et d'autre part la voix de la reconnaissance s'embarassait d'une gêne irréductible, fut-elle même sans aucun orgueil humilié. Aujourd'hui, on dirait que les sympathies sont moins inquiètes, sinon plus franches, hélas! avouons-le, parce qu'un prestige mondain a passé sur eux, le prestige de la richesse apparentée. Mais ne scrutons pas davantage ce côté faible de la nature humaine, et réjouissons-nous de ce bonheur, même précaire, rassérénant par anticipation des yeux qui n'ont déjà que trop pleuré.

Quand on possède quarante arpents d'une terre en plein rapport, avec des troupeaux primés à toutes les exhibitions agricoles, et plusieurs milliers de piastres en bons placements, on est certes en haut crédit, en vue, comme l'était à Saint-Germain le notable Pierre Brillant. Et quand on s'appelle mademoiselle Esther Brillant, unique héritière de ce notable, si l'on est encore plus jolie que la moyenne des héritières, mieux éduquée déjà que toute la jeunesse des alentours, ne vous étonnez pas si le dimanche, sur la grande route, tant d'autres obséquieux cèdent le pas à l'équipage relativement somptueux où se prélassent monsieur, madame et mademoiselle Brillant. C'était d'accoutumée. Mais autre chose en plus, depuis quelque temps, attirait des regards intéressés sur cette famille; l'actualité dirait aujourd'hui le journal à potins, l'actualité qui met temporairement en vedette le malheur de celui-ci, ou en vogue, l'heur de celui-là. L'actualité s'était emparée des noms, des intérêts, des sentiments, des défauts et des qualités de la jeune fille riche et du jeune homme pauvre, qu'elle promenait en catimini de foyer en foyer, les affublant, ici, d'un éloge, là, d'une épigramme.

On eut beau sujet de discourir et d'épiloguer sans plus de contrainte lorsqu'une première fois, les deux familles de conditions si diverses dont se préparait l'alliance se virent ostensiblement réunies.

A aucune autre époque de l'année, la sociabilité campagnarde ne s'accuse avec plus d'intensité et de sincérité qu'aux fêtes de Noël et du nouvel An. Cette année-là, Jean et sa mère, qui en tout autre temps n'auraient été qu'à peine remarqués, furent l'objet de maintes distractions durant la messe de nuit, où tant de belles choses religieuses, de chants pieux parlant aux cœurs vieux ou jeunes, n'empêchaient que péniblement des regards furtifs de s'attarder autour de la pelisse neuve et du joli garçon. Sans doute, sans doute, la foi et la piété l'emportèrent finalement, pour le bien des âmes, sur ces tentations du siècle; mais ce fut pour mieux autoriser ensuite la relâche des esprits et des verbes, lorsqu'au sortir de l'office, un hasard des plus opportuns rapprocha le couple Pèlerin du groupe Brillant, au milieu duquel la jeune Esther revenue de son couvent faisait le point de mire des civilités villageoises. Or, lorsqu'on s'entend, on est plus communicatif. En cette nuit de Noël, voyez-vous, les âmes toutes vibrantes aux plus beaux sentiments de la vie se font plus généreuses et plus ouvertes. Dans son bonheur familial et chrétien, le père Brillant dont la demeure est voisine de l'église n'a plus à pactiser avec aucun faux respect humain qui en aurait retenu bien d'autres. Il invite, il entraîne la pauvre veuve et son fils au traditionnel réveillon où des pâtes grasses ou sucrées les attendent chez lui.

Après quoi, si vous ne dormez pas encore, villageois, vous entendrez son attelage au trot bien connu reconduire ses hôtes à leur humble logis du bord de l'eau.

Si monsieur le curé de Saint-Germain n'eut pas été retenu par d'autres obligations pastorales, d'un effet plus général, nul mieux que lui n'aurait pu jouir de ces agapes improvisées qui allaient servir de préliminaires à la réalisation de son rêve. En effet, pendant que les mamans au verbe exercé mènent bon train la chronique locale, que le papa en présidant aux honneurs de sa table use de son droit incontestable et incontesté d'opiner aux racontars ou de s'en désintéresser, elle commence délicieusement à se faire entendre, la cantilène des cœurs qui n'ont pas encore vingt ans. Mademoiselle Esther Brillant, initiée à la vie commune du pensionnat scolaire, avec

les rejets de la belle société urbaine dont les mœurs sont modernisées, brille d'une candeur fort estimable sans être trop naïve. Et Jean devra mobiliser toutes ses forces d'humaniste pour ne pas laisser déborder ses ailes et pour suivre les évolutions inattendues de la conversation. Aux usages de la ville qui lui sont encore étrangers et dont on l'entretient un peu malicieusement peut-être parce qu'il en ignore, il opposera l'expérience toute récente et l'attrait viril de ses courses nautiques de l'été dernier avec son cousin qui, certes, en cette conjecture, vaut bien qu'on en cause. Il est attendu, cet intéressant cousin. Il viendra bientôt revoir la campagne durant les vacances de Noël. Ce sera charmant de se revoir, d'initier cet américain aux amusements de l'hiver canadien comme aux usages de nos foyers champêtres, dans les réunions familiales, dont la villégiature en été ne saurait rien lui dire. On vivra de beaux jours et d'agréables soirées.

Et la conversation s'anime, et les deux mères, de temps à autre, échangent des regards expressifs qui vaticinent sur le bonheur de leurs enfants.

De si belles heures sont rapides. Bientôt il fallut en ajourner l'agrément. Pendant que le papa s'occupe d'envoyer le garçon de ferme "atteler à la belle carriole", que les deux femmes ont beaucoup à se dire dans la pièce voisine où l'on a déposé la belle pelisse, les deux gens parlent aussi d'abondance pour mieux masquer peut-être ce qu'ils n'osent pas s'avouer encore. Mais la glace est bien rompue entre vieux et jeunes. C'était si facile; ne se connaissent-on pas depuis l'enfance? Il ne suffisait que d'y songer, à la suggestion de monsieur le curé, pour s'apprécier davantage.

Quelques instants plus tard, au trot cadencé de la bonne bête s'ébrouant dans sa course sur la route jalonnée de sapins verts, deux cœurs battaient la charge de leur émoi, dans la nuit claire, sous le scintillement de milliers d'étoiles qui semblaient en sourire.

Là-bas, tout à l'extrémité de la batture de glace, l'œil attristant du phare était éteint: seul un rayon de la lune jetait dans le verre de la tournelle l'éclat froid de son spectre d'argent!

LE CARNAVAL AU VILLAGE

Depuis quelques mois, la condition économique de la famille Pèlerin s'était notablement améliorée. Personne n'aurait pu l'ignorer, les Dupin pourvoient à ses besoins en attendant le jour où Jean par son travail mieux ordonné trouverait moyen d'y suffire. Sans ostentation et avec la discrète fierté de soustraire la pauvre veuve, sa sœur, aux humiliantes corvées chez les paysans,—car on entretenait la vague intention de revenir au Canada en villégiature,—madame Dupin, qui jouit d'un fort grand crédit dans les finances et la générosité de son mari, a mis bon ordre à tout cela. A l'aide d'une correspondance régulière se poursuit cette œuvre providentielle qui a pour double effet de vivifier là-bas, dans la charité fraternelle et chrétienne, des âmes naturellement bonnes, et d'entretenir ici des cœurs au chaud de la plus vive reconnaissance. Partant, lorsqu'on apprit aux Pignons-Rouges que le jeune Dupin, dédaignant les plaisirs de la ville, viendrait passer quelques jours chez sa tante, dans l'intimité, à cette époque de l'année où l'on fait d'ordinaire si grand état d'un hôte au village, il y eut branle-bas dans la maisonnette. On aménagea à cette fin la grande chambre; il n'y avait rien de trop beau par toutes les pièces de l'humble demeure qui ne trouvât place au service de celui qu'on allait tant choyer. Toutefois, une dernière lettre vint un peu compliquer les choses; Emile y demandait la permission d'amener avec lui un ami très intime, Hector Hardy, qui, vu l'absence d'hôtellerie à Saint-Germain, serait aussi le commensal des bons villageois. Il répondait de son aménité exceptionnelle et de sa manière nullement encombrante.

On peut frémir dans son humilité à de semblables propositions; mais comment s'y refuser, opposer gêne et réserve à ces américains qui ne doutent de rien?

Toutefois, le plaisir n'en fut que plus grand lorsqu'à la gare de Saint-Pascal, dans l'après-midi du 31 décembre, l'étudiant étranger, aussi franchement que le cousin, tomba dans les bras de Jean tout comme s'ils se fussent déjà connus depuis vingt ans, et se présenta au foyer rustique avec la gentillesse à la fois la plus enjouée et la plus respectueuse, pour disputer à son ami tout l'affection de sa bonne tante.

— "Ce n'est pas gênant, dira bientôt celle-ci, de recevoir du monde aussi avenant".

En effet, Hector Hardy, fils d'un professionnel à l'aise établi dans l'une des provinces de l'ouest canadien, esprit superficiel astreint à subir sous peu les rudes épreuves qui conduisent au doctorat médical, n'est pas marié de faire trêve durant quelques jours aux trop sérieuses études qu'il mène de conserve avec son confrère Dupin. Rendre un peu les guides à son humeur joviale au milieu d'une société bonne et naïve, mettre en œuvre ses multiples talents de société, même d'une façon carnavalesque qui repose l'esprit en faisant rire, servirait, pensait-il, d'heureuse détente aux efforts intellectuels que lui impose le commerce avec son copain, d'une intelligence plus pratique. Dans sa philosophie de Roger-Bontemps il estime trop commun le talent de se rendre détestable, et il cultive l'amabilité comme un art d'agrément. Conscient de sa valeur et de ses moyens, il ne songeait guère à abdiquer aucun des prestiges que lui valait son caractère de bout-en-train. A peine installé dans la paisible demeure, il en connaissait tous les êtres, et c'est lui qui déjà, après mille questions sur les us et les choses de la localité, dressait le programme divertissant des quelques jours qui allaient suivre.

Ce qui égaye l'œil du touriste dans la campagne canadienne, en hiver, c'est surtout la grande clarté que l'absence du feuillage et l'uniforme tapis des neiges a partout épandue. La carapace blanchie de la montagne ressort plus nettement de sa végétation dépouillée, et aux creux des vallons naguère ombreux pénètre sans obstacle le rayonnement des jours ensoleillés ou des nuits constellées. La plage surtout, comme à Saint-Germain, autour des îles et des caps, offre l'aspect du glacier aux moraines étincelantes, sourdement travaillées par l'action quotidienne du flot et du jusant de la marée.

Emile Dupin qui a fréquenté ces parages, il y a quelques mois à peine, s'intéresse tout particulièrement au changement à vue de ce décor. Là où les eaux du fleuve en été languissaient le plus souvent aux abords faciles des terres, se trahit l'effort d'une formation que l'on dirait volcanique et qui journellement s'y tourmente. Sa pensée se reporte sur tous les rivages laurentiens qu'il a visités durant les beaux jours de l'été. Il cherche à se représenter ce qu'il en est à cette heure, impressionné de la grandiose nature dont son midi américain n'aurait pu lui suggérer aucune idée, ne s'étonnant plus que le canadien, comme ses pères, puisse aimer cette patrie.

Et c'est un peu pourquoi Jean et sa mère le trouveront plus réfléchi qu'ils n'auraient désiré le voir peut-être, craignant chez lui de l'inquiétude ou du malaise sous l'exubérante taquinerie de son compagnon. Mais, non, Emile n'est que distrait momentanément, rien ne l'empêchera à l'occasion de chaperonner gaiement son Arcadien.

Si grande et si étrange que lui parut la nature, le lendemain matin, ce furent les traits de mœurs tout à fait canadiennes qui devaient à leur tour enchanter son esprit.

A l'aube du premier jour de l'an nouveau, une lumière plus matinale a percé les fenêtres endormies du village. Déjà une couple d'attelages aux grelots retentissants ont passé rapides et joyeux, faisant crisser la neige durcie mais au lit trop léger du chemin de traverse, dont le raccord avec la grande route vicinale contourne le pignon rouge pour monter tout droit à

l'église. Ceux-là qui passent ainsi, au point de cette aurore, sont de jeunes ménages, sans doute, qui s'en vont surprendre là-haut les bonnes gens, leur demander au saut du lit la bénédiction traditionnelle, avant d'aller offrir à Dieu dans la Communion Eucharistique les joies et les tristesses anticipées du nouvel an de leur vie chrétienne.

Emile et Hector qui n'ont plus sommeil s'entretennent quelques instants, sérieux et attendris, de la sérénité de ces mœurs. Ils n'y contrediront pas, et puisque déjà des pas discrets annoncent le réveil de la maisonnée, ils viendront eux aussi surprendre la bonne tante Pèlerin et le cousin Jean, après une toilette sommaire, et leur souhaiter "la bonne année" dans un filial embrassement aussi pur qu'une bénédiction.

Ils croyaient s'amuser seulement dans la démonstration un peu tapageuse de sentiments factices; mais ils provoquèrent en retour une cordialité si franche, une affection si visiblement reconnaissante et attendrie que plus d'une fois ils ne purent se défendre eux-mêmes d'une émotion vraie.—"Par *pari refertur*" chuchote l'étranger à l'oreille de son ami qui d'un signe de l'œil l'engage à compter dans ses *a-parté* avec la latinité de Jean. Et la conversation se poursuit dans le tête-à-tête du déjeuner, où la mère Pèlerin est à la fois amphitryon et servante, cherchant à deviner au regard de ses hôtes la satisfaction qui la récompense de ses peines.

Au milieu de cette atmosphère de paix, d'humilité et de sincérité, les deux jeunes citadins, initiés depuis longtemps aux simagrées prétentieuses du grand monde, s'impressionnent malgré eux de trouver tant de bonheur dû à tant d'abnégation. Mais il n'en ont pas fini de jouir de cette cordialité campagnarde. Après le déjeuner, tous partent ensemble pour se rendre à l'église où les villageois se réunissent longtemps avant l'office. C'est là que la bonhomie de nos mœurs rurales se centralise, qu'elle s'accuse, non plus comme au foyer d'un chacun, mais comme l'expression de l'esprit paroissial. Tout à l'heure, du haut de la chaire, le pasteur, le chef de la grande famille paroissiale, en appellera à cet esprit-là dans des souhaits de prospérité temporelle, dans des bénédictions en vue de la félicité éternelle; pour les vieillards dont il fut le guide et le confident, qui vont bientôt partir avec lui, cette année peut-être; pour les jeunes gens, qu'il veut orienter sûrement dans la vie et qu'il prévient des dangers à éviter, des épreuves que pourraient leur apporter les jours de l'an nouveau.

Il y a de tout cela, sans doute, dans les salamalecs usuels de toutes les sociétés à pareille heure, "compliments de la saison", *shake hands, many returns, etc.*, mais jamais Emile Dupin et Hector Hardy n'avaient éprouvé, en telle occurrence, d'émotion plus dégagée d'hypocrisie mondaine, qu'en entendant les paysans se souhaiter, après tant de bonnes choses, "le paradis dans le ciel".

Comme s'ils avaient pu s'oublier et faire de cette vie si sereine leur paradis sur terre.

Après la messe, des groupes se sont formés aux hasards de la parenté, de l'amitié, et autres hasards aussi plus favorables à la jeunesse, pendant que les voitures recueillent ceux qui s'en vont au loin. L'indiscrétion badaude, moins que jamais cherchant à se dissimuler ce jour-là, entoure à triple rang de figures béates la famille Pèlerin et ses deux hôtes de la ville. Ceux-ci ne manquent pas d'entrain: ils répondent gentiment, sans affectation aucune, à toutes les présentations que Jean se plait à faire de leur intéressante personnalité. On comprend que les membres de la famille Brillant ne pouvaient échapper à ce cérémonial, d'autant mieux que la proximité de leur demeure leur permettait de s'attarder aux compliments répartis à tous, pour gagner enfin le domicile à tous petits pas, à la file indienne, par l'étroit sentier qui s'ouvre dans la neige et aux éclats de voix d'une conversation des plus enjouées.

N'oublions pas que les derniers mots de presque tous ces entretiens, à la porte de l'église, traduisent des invitations à des diners, des soupers et des veillées que l'on se gardera bien de refuser au cours du carnaval.

Mademoiselle Esther Brillant peut laisser aux deux mams le soin de prendre jour pour les invitations aux réunions prochaines. Elle a tant à faire de répondre, sans trop d'ingénuité mais avec réserve tout de même, comme il lui sied bien, aux civilités des trois jeunes gens. "Quand on aime.—Rien n'est frivole—Un rien désole;—Un rien console." Et si elle n'a pas encore logé de sentiment bien sûr et bien personnel au foyer de son cœur, elle sait du moins, croyez-le, se tenir ingénument à l'affût des riens avant-coureurs.

A la suite des dernières reparties où s'escomptait le plaisir du revoir, quand les trois jeunes garçons regagnèrent allègrement la grande route où les devançait maman Pèlerin, on se dit qu'elle était charmante, cette jeune personne, suivant l'expression coutumière. Et sans déroger non plus à la coutume, on aurait pu croire que la jeune personne, à sa manière d'aller rejoindre ses parents et d'entrer chez elle, le savait un peu qu'elle était charmante.

Dans l'après-midi, Jean et ses amis ne laissèrent pas d'aller présenter leurs hommages à monsieur le curé. Le bon vieillard les reçut avec un enjouement qui lui faisait oublier les fatigues de son ministère. Il ne voulut pas se soustraire à l'ambiance joviale qui mettait le rire sur toutes les lèvres, et dans cette journée où tous ses paroissiens lui paraissaient si heureux de vivre la vie canadienne, il trouvait l'occasion belle de taquiner spirituellement Emile Dupin sur sa définition trop prosaïque de la patrie. Il ne l'avait pas oubliée. Il s'y amusa davantage quand Hector, à l'esprit si caustique, seconda sa partie, avec grand plaisir de contrarier son ami.

—"Ne parlons pas de ces Américains, monsieur le curé", lui dit-il. "Ce sont des cosmopolites, comme les Juifs. Ils vivent sur des chemins de fer, l'âme à l'usine et l'esprit dans les banques. C'est du reste un peu comme cela chez nous, dans l'ouest. Nous ne connaissons guère la petite patrie dont le souvenir fait pleurer. Dans les villes industrielles et modernes, comme dans la France de Daudet, "Robin ne croit plus aux sortilèges; mais il ne croit pas davantage à la patrie". Ici vos montagnes à l'horizon, les rives du grand fleuve, vous permettent de regarder au loin et très loin sans voir l'étranger. Tous ceux que vous rencontrez sont d'une même et grande famille. Quand le soleil se couche derrière les Laurentides, il s'y retire grandiosément, comme un roi dans son alcove, frangée d'or et d'orange. Mais là-bas, il s'affale en pâlisant, comme un soiffeur dans un buisson, sur des tuyaux de cheminées ou des champs de blé d'Inde, et l'on ne saurait appeler ça une patrie."

Ce coq-à-l'âne met fin à la conversation dans un éclat de rire général. On prend congé en se promettant bien de se revoir et de recommencer quelque part, durant ces jours de fêtes.

Les courses en raquettes à travers champs et collines, d'un attrait si nouveau pour Emile Dupin, d'autres en voiture traînante sur la neige lisse ou dans la giboulée, occupèrent leurs journées. Et le soir, après avoir visité quelque une des localités du voisinage, c'était plaisir d'en parler lorsque l'hospitalité rustique les conviait à tour de rôle chez les plus intimes de la famille Pèlerin.

Il était entendu que la fête des Rois les réunirait tous à la table relativement opulente des Brillant. Déjà une couple de fois Jean et ses amis avaient retrouvé la demoiselle Esther, fortuitement, sans doute, dans ces réunions. Mais l'amusement du jeu de cartes et de la conversation trop générale n'avait pu donner aux citadins l'occasion de faire valoir leurs talents de société. Au salon de la riche demeure, ce serait moins prosaïque. Là se trouvait l'unique piano de la paroisse, puisque l'héritière de céans en était à l'étude des beaux arts. Au cours d'une visite cérémonieuse, Hector Hardy s'était révélé pianiste et chanteur des plus intéressants, réputation qui n'avait fait depuis que s'amplifier dans les petites causeries où l'on aime à tirer partie de ses connaissances et de ses goûts artistiques. Et l'on avait grande hâte d'entendre cet artiste de salon dont le nom volait sur les lèvres de tous ceux qui seraient invités à cette mémorable veillée.

La réclame en faveur de l'étranger avait été tellement bruyante que les convives, pourtant naguère si intéressés à l'immutation sociale de Jean et de sa mère, ne voudront pas tout d'abord remarquer combien ces derniers s'y trouveront effacés. Plus tard, un peu plus tard, la critique envieuse se reprendra.

Mais à la table du banquet, sous les yeux du couple Brillant qui jouit de son bien-être et de ses largesses, on n'aura que sourires et applaudissements à donner. On sera tout oreilles aux spirituelles réparties échangées entre le vieux curé et les deux jeunes étudiants, chez lesquels il avait à qui parler comme aux jours gais et brillants de sa jeunesse.

Quand arriva le moment si impatientement attendu de "tirer le gâteau des Rois", c'est lui, grâce à son âge et à son caractère vénérable, qui fut appelé à faire la part d'un chacun, sans oublier "la part de Dieu", destinée au premier indigent venu, le lendemain matin, suppliant et souffreteux, à la porte de service.

C'est lui qui sans le savoir, avec tout le sérieux de la Ligue des nations tranchant dans la carte d'Europe, va aussi trancher dans cette miche affriolante récelant le symbole d'une royauté aléatoire, factice et d'un seul jour, mais pouvant avoir son influence sur la destinée de ceux qui s'en amusent.

Avec la large lame bien affûtée, dont la ménagère a récemment ravivé tout l'éclat, d'un grand geste solennel, il divise le gâteau et distribue les parts égales de cette pâte légère qui s'en vont de mains en mains garnir le pourtour de la longue tablée, sous les yeux rieurs et intéressés des nombreux convives.

Prenez garde, monsieur le curé, que le sort envieux au service d'un petit dieu malin ne vous fasse, de votre grand geste solennel et joyeux, trancher ainsi la trame assez tenue de votre cher projet!!

Il est vrai que dans la pièce voisine, où l'on dresse les mets abondants de la table, des plaisants bien intentionnés ont apporté secrètement deux couronnes agrestes, en paille d'avoine et paille de blé, piquées de quelques roses domestiques. Elles devaient vous faire sourire de contentement, ces couronnes. Mais déjà mademoiselle Esther a cueilli presque sur sa lèvre carminée la fève qui la fait proclamer reine, et tout de suite, voilà le sort! Hector Hardy montre à tous, en le tenant délicatement du pouce et de l'index, le pois qui le désigne à la royauté éphémère de la soirée. Bien peu des joyeux convives ont pu remarquer qu'au même instant une subite pâleur au front de Jean Pèlerin a trahi chez lui quelque malaise, mais personne n'en saura la cause. Personne ne saura, pour le moment du moins, qu'il vient aussi de croquer un pois; que la supercherie s'accuse à lui seul, et que le rôle de prétendant frustré lui met au cœur un dépit qu'il ne connaissait pas encore.

Les couronnes agrestes restèrent à la cuisine; on n'osa pas les mettre au front du roi et de la reine, que la haute culture intellectuelle, le rayonnement de l'instruction et du bel esprit nimbait déjà aux yeux de tous d'un prestige presque égal à celui d'un lignage vraiment supérieur.

Le roi et la reine furent superbes de belles manières et de bon ton dans leurs rôles de majestés pour rire. L'esprit exercé du pseudo-souverain se donna carrière dans les répliques et les boniments qu'on lui imposa, tandis que mademoiselle Esther faisait bien voir que l'éducation reçue dans nos couvents seconde parfaitement les aptitudes naturelles de l'esprit féminin à toutes les carrières, même à celles qui pourraient conduire sur les marches d'un trône.

Non, les couronnes d'avoine et de blé n'étaient plus en place!

Au salon où l'on passe après le banquet, où le roi et la reine vont exercer, sur tous et mutuellement sur eux-mêmes, le pouvoir fascinateur de leurs charmes personnels et de leur supériorité intellectuelle, Emile Dupin, dont le cœur est droit et bon, se place auprès de son cousin Jean. Il commence à s'inquiéter de l'impair qu'il aurait involontairement commis

en préparant le désarroi de l'idylle dont sa bonne tante lui a tout naguère confié le secret.

Peu enclin lui-même aux plaisirs du flirtage, avec son esprit hanté des préoccupations pratiques de la vie industrielle au milieu de laquelle il a jusqu'à présent vécu, sérieusement adonné aux études professionnelles, il n'avait pas encore souffert des sollicitations de son cœur ingénu. Ce que sa tante lui avait secrètement appris des projets d'établissement du cousin Jean l'avait fait sourire et l'avait réjoui comme l'aurait pu faire une charmante lecture de roman. Ajoutez que son amitié tendre et sincère pour le jeune parent pauvre n'aurait jamais pu rien susciter chez lui de l'antagonisme qu'il voyait poindre.

Et voilà comment aux yeux de bien des gens l'attitude de l'américain pendant le reste de cette joyeuse soirée paraîtra insolite, prêter à des suppositions injustes. Monsieur le curé saisira mieux le sens de sa réserve et des traits de sympathie qu'il lui verra témoigner à son élève; car lui aussi s'inquiète des effets de la petite intrigue commencée au banquet et qui se poursuit auprès du piano.

Mademoiselle Esther et Hector, dans leurs personnages carnavalesques, intéressent de moins en moins l'assistance pour s'intéresser de plus en plus l'un l'autre. La jeune fille, dont l'éducation déclassée n'offre rien de paysan, trouve l'occasion trop belle d'accuser ses goûts et ses connaissances avec l'étudiant, qui possède une inépuisable pacotille artistique de salon.

Elle avait instinctivement le secret de l'élocution musicale; elle savait non pas bourrer de la musique avec des mots, mais bien dire en chantant ce qu'elle avait à dire.

Après qu'ils auront tour à tour donné quelques pièces de chant ou de piano, à la satisfaction par trop béate de la plus grande partie de l'auditoire qui ne sait pas applaudir, ils trouveront tout à l'heure un plaisir plus intime et plus affiné dans des premières lectures de duos de chant et d'études à quatre mains. Ils auront bientôt ce loisir agréable, car monsieur le curé, sur les dix heures, alléguant son grand âge et son ministère, évidemment aussi beaucoup moins joyeux qu'à la table du banquet, s'excuse et se retire, emportant dans son vieux cœur, impersonnel mais charitablement sensible, quelque chose qui lui rappelle le coup de grand couteau donné dans le "gâteau des rois".

En souhaitant à tous de s'amuser bien chrétiennement, il a jeté un regard attendri sur le groupe Pèlerin où Emile, décidément soucieux, fait tapisserie avec sa tante et son cousin. Emile n'est pas artiste, pas même artiste de salon; il n'est pas folâtre non plus, ce que remarquent bien les jeunes villageoises timides et rougissantes qui dans la veste salle se contentent pour l'heure d'observer et ne parleront de tout cela que demain.

Le prêtre parti, il y a détente dans les esprits. La conversation se fait plus générale au point que les deux musiciens peuvent maintenant sans contrainte caqueter et s'édifier mutuellement dans l'interprétation improvisée des plus jolies scènes des "NOCES DE JEANNETTE".

Mademoiselle Esther chante à ravir les mots de la romance:

*"Parmi tant d'amoureux.....
de ma mine confuse*

Demain les méchants riront",
aux grands éloges de son accompagnateur et avec une désinvolture expressive où Jean réalise de mieux en mieux que.....
ce n'était pas la peine de l'aimer ainsi!"

Mais Hector Hardy est si absorbé dans son admiration et son agrément qu'il n'a pu entendre son ami prendre congé de ses hôtes et annoncer irrévocablement leur départ pour la ville au lendemain matin.

Un autre esprit moins jeune devait également subir l'attraction de cette évolution sentimentale. Maman Brillant et sa vanité féminine ne sont pas là, croyez-le bien, pour mépriser les succès mondains de sa fille. Quand on n'a pas voulu lésiner sur le coût d'une éducation dispendieuse, quand on a

soutenu généreusement, comme elle, l'ennui des longues séparations annuelles pour faire de son unique enfant une jeune personne très distinguée, les attentions du docteur Hardy devaient être beaucoup plus appréciées que les machinations d'un vieux pasteur pour faire le bonheur d'un orphelin pauvre. Et tout à l'heure, lorsque cette mémorable soirée prendra fin, parmi tant d'impressions diverses qui animeront les esprits des uns et des autres, après tous les éclats de voix où se seront confondus rires, compliments et adieux, la veuve Pèlerin, au bras de Jean, s'efforcera vainement d'oublier qu'on ne lui a pas dit "Bonsoir"!

VIII

LA TRAME ROMPUE ET LA GRANDE PITIÉ DE JEAN

Le bon curé de Saint-Germain a bien réfléchi depuis l'instant où, heureux encore et sans souci, il tranchait de son grand couteau la pâte affriolante du gâteau des Rois, et, du même coup, inconscient, la trame de son roman pastoral. Des événements des plus graves vont maintenant se précipiter qui le feront réfléchir davantage sur l'inanité de nos rêves les plus charmants, sur les mécomptes de nos projets les plus généreusement édifiés, où l'on prend trop candide-ment comme facteur l'abnégation des vanités sociales. Dans la paix si douce pourtant de son presbytère, il se révolte très secrètement contre la tyrannie de cette société et contre tout ce qui de près ou de loin en accredité ou prépare les exigences. Il se dit de ces choses qu'il trouverait scandaleux de confier aux autres, et dont il se reproche même intimement de tant goûter l'amertume:—"Oh! ces couvents modernisés! On leur confie des petites paysannes, et ils nous rendent des catalogues de modes et de sciences aussi inutiles qu'incomprises!"

Les dernières heures qu'Emile Dupin passa chez ses parents lui furent pénibles. Son attitude nécessairement compassée ni le soin d'éviter toute explication intempestive ne l'empêchèrent pas cependant de témoigner la plus franche affection à sa tante et à son cousin, non plus que de ressentir au cœur un sentiment fort étrange chez lui. Pour la première fois, il voulut mépriser le prestige de l'argent qui s'en vient troubler de son appareil les rêves de bonheur les plus purs. Mais sa nature généralement bonne n'eut pas le temps de compléter ce perfectionnement.

A peine rendu à la ville, il reçut de Cincinnati une dépêche qui le mandait d'urgence auprès de sa mère.

Ah! c'était son tour à lui de commencer à connaître les grands désarrois de la vie! Son père, appelé au Brésil par les intérêts de son commerce, s'en revenait plein d'espoir et de santé, lorsque dans le golfe du Mexique, avant d'atteindre l'embouchure du Mississipi, il fut englouti à jamais dans la catastrophe d'une collision. A jamais aussi, le caractère de ce jeune homme, jusque-là si humainement heureux, devait conserver l'atteinte inopinée de sa première tristesse. Et ce coup de foudre en modifiant l'orientation de ses études, du moins temporairement, l'attira plus que jamais dans les soucis qui sont l'escorte de l'argent, en lui faisant rompre avec la vie canadienne.

Par là-même, il cessa, dans une bonne mesure, de hanter les cauchemars du bon curé qui craignait tant son influence sur l'esprit de son protégé. Toutefois, le cher vieillard n'en a pas fini avec ces hantises et ces cauchemars qui n'auront fait que se compliquer et se déplacer. Ce n'est plus sur son élève seulement qu'il lui faudra craindre l'appétence de la richesse et du raffinement qu'elle procure; mais sur des caractères encore moins avertis. Aussi longtemps que Pierre Brillant s'est contenté d'être son paroissien le plus à l'aise, de s'honorer de sa confiance et de seconder toutes ses vues comme fabricant, il était facile de lui faire agréer en outre le beau projet que nous connaissons. Maintenant, puisque les événements se sont précipités, il faut compter avec des éléments et des

obstacles dont il avait malheureusement méconnu l'importance: l'éducation fautive d'une campagnarde et la frivolité naturelle du caractère féminin.

Mademoiselle Esther, retournée à ses études, n'a pas voulu languir bien longtemps sur les livres; elle a su obtenir d'un père facile et d'une mère complice son "entrée dans le monde". Ce commencement d'émancipation lui a permis, puisqu'elle est grande demoiselle, d'assister à une fête sociale à la ville, de "faire son début" avec une intime amie, dans une réunion de gens très distingués où elle a retrouvé l'intéressant Hector Hardy.

L'entrée dans le monde, ou le "début" de la jeune demoiselle, est la mise en vedette, à jour conventionnel, de ses aptitudes sociales, de ses talents naturels perfectionnés par une coûteuse éducation, de qualités vraies qui en feront un jour la femme bénie, pourvu que ce printemps trop hâtif ne les étiole pas dans leur première floraison, et s'il fallait tout dire, en vedette aussi, des caprices mutins momentanément trop flattés, qui en feront plus tard l'horrible mégère acariâtre.

C'est aussi l'occasion, pour des parents hautains et bien rentés, de faire miroiter l'éclat, emprunté ou non, d'avantages dotaux, auxquels une idylle trop brusquée devra de se voir transformée peut-être en un très vilain troc de sentiments.

Mais c'est encore plus, hélas! la première mascarade officielle des vanités féminines sous les afféteries hypocrites. Après son début dans le monde, la jeune émancipée aura voix délibérative avec ses égales, avec sa mère aussi, dans des colloques où se fourbissent les armes plus ou moins meurtrières de la toilette. Elle s'exercera, sous les leçons de l'expérience, à la guérilla des conversations oiseuses, des propos ambitieux, des jugements téméraires, enfin, de la vie mondaine.

Modes, exigences soi-disant de bon ton, coutumes sociales, dont sa pauvre âme ingénue frémit peut-être, relèveront désormais de sa compétence et de son sens propre affolés, puisque'elle a fait son début.

Elle se croira tenue, quoiqu'en veuille sa prudence innée, de fréquenter bals et théâtres dont l'éloignerait encore pour un temps sa candeur apeurée, si elle n'avait pas fait son début.

Faire son début serait donc s'astreindre aux obligations mensongères de la mondanité, avant que l'autorité maritale, s'autorisant de ces hasardeuses conventions, s'en vienne étouffer de ses dictamens la voix d'une conscience tardivement assagie. Après quoi l'obéissance conjugale remplacera les exigences sociales comme condiment des compromis à faire avec les réclamations de l'âme inquiète.

Ainsi le veulent, dans la *haute*, l'usage, la mode, les convenances, les relations qui élèvent, les intérêts qui font bien vivre, enfin tous les succès à remporter sur la scène du monde, quand on vit uniquement pour y briller.

N'allons donc pas nous étonner si la belle héritière de Saint-Germain, durant les mois du printemps, se désintéresse des choses de la vie rurale, ne prête qu'une attention distraite aux mille voix agrestes qui chantent autour d'elle, parce qu'une voix jusqu'alors inconnue, plus aimée et plus impérieuse, s'élève en son cœur. C'est la voix que monsieur le curé avait trop naïvement négligé d'évoquer et de consulter, avant d'édifier aucun beau projet selon ses vues. Que pourra-t-il maintenant contre la bonhomie du père, contre l'émoi et la vanité concertés de la mère et de la fille, contre les déclarations du prétendant, bientôt professionnel diplômé, qui brûlera les étapes et viendra très prochainement solliciter l'honneur d'une alliance aussi imprévue?

N'a-t-il pas remarqué l'attitude de la jeune personne qui n'est déjà plus l'ingénue aux reparties candides, qu'il aimait naguère à taquiner comme une aimable enfant? Elle se dérobe maintenant à sa conversation, pour s'entretenir isolément de pensées trop peu secrètes, puisque la chronique villageoise les colporte, ou pour réserver toutes ses confidences à sa mère ni hostile ni cachottière. Et lorsque le bon vieux prêtre tentera de raisonner le couple Brillant, la vanité mondaine et la

recherche d'un "beau parti" l'emporteront aisément sur sa belle théorie chauvine ou patriotique à base d'affection charitable pour un orphelin pauvre. Il ne lui reste plus qu'à user de prudence et de ménagement pour empêcher son mécompte et ses déplaisirs de faire scandale au village, jusqu'au jour où à la suite de quelques visites toujours sensationnelles du monsieur de la ville chez les Brillant, il est invité à bénir de trop retentissantes fiançailles. Après quoi, le Dr Hector Hardy, déjà nanti d'une pleine autorisation paternelle, s'en va dans sa ville natale de l'ouest canadien préparer son établissement professionnel en même temps que les préliminaires de son mariage à l'automne.

Eh! oui, les événements se sont bien précipités!

Jean Pèlerin était-il assez épris pour souffrir éperdument, comme un personnage romanesque, de cette cruelle déception de son premier amour?—Ce serait trop dire! Il ne le savait pas encore. Il n'avait pas eu le temps de raisonner cet amour qui lui était venu inopinément, à la suggestion trop brusque de son protecteur; d'en rechercher la cause intime qui naît au cœur, comme le parfum au calice de la fleur, pour embaumer toute la vie.

Non! Dans son dépit entre donc plus d'orgueil froissé que d'affection trompée, parce que, ce premier amour, il ne l'avait pas cherché, il ne l'aurait pas même rêvé. Il y aura là pour lui comme un remords dans l'éclosion de son sentiment juvénile, le remords d'une erreur qu'il n'aurait pas faite de lui-même, qu'il doit se défendre de reprocher à personne et qui complique son chagrin d'une orgueilleuse sauvagerie.

Elevé dans la pauvreté et l'humilité, il accusait néanmoins une grande fierté de caractère, plus impérieuse que toutes les tendresses de son cœur. Après la fête des Rois, aux froideurs graduellement accentuées de la famille Brillant pour sa vieille mère et pour lui-même, qui avaient remplacé des accueils si chaleureux et si spontanés, dans la solitude de son foyer de nouveau assombri par le deuil de l'oncle riche et secourable, il eut à loisir beau sujet de philosopher sur la double déconvenue de son cœur et de son esprit. Et c'est alors que les saines idées de son précepteur sur le bonheur vrai de la vie ne suffisaient plus à contredire celles de son cousin Emile.

Ah! s'il avait eu, comme celui-ci, la fortune qui supplée à tant de choses aux yeux du monde, serait-il aujourd'hui cet être minable, désarmé par la pauvreté sous l'affront, en butte aux railleries de tout le village, d'autant plus secrètement méchante qu'elles succèdent à des jalousies secrètes aussi?

Incapable d'aucun ressentiment, encore moins d'aucune ingratitude à l'endroit de son bienfaiteur aussi fourvoyé que lui dans cet avatar, il ne peut cependant comme autrefois se soumettre à ses objurgations doucereuses contre le mépris et la désertion du sol natal.—Ce sol natal! auquel on voulait attacher toute sa vie, qui se dérobe sous ses pieds pour le laisser ridicule dans la confusion de son premier amour, qui ne perpétue le souvenir des siens que dans la poussière des morts et le réduit de sa mère pauvre, que lui doit-il, au sol natal, des tendresses ultérieures de son cœur meurtri et des aspirations de son esprit à jamais humilié?

—"Ne parle pas ainsi, mon bon petit enfant de Saint-Germain", s'écria le vieux curé, aux premières manifestations de ces nouveaux sentiments de son protégé.

"Je m'en irais mourir, vois-tu, avec le chagrin de n'avoir pu faire comprendre à mon Jean, malgré toutes mes peines et mes leçons, que la plus belle chose dans la vie de l'homme, ici-bas, après l'amour de Dieu, c'est l'amour de la patrie qui est l'amour des siens."

Si Jean pouvait s'en expliquer, il lui dirait peut-être que son tourment s'entretient et s'active précisément de l'amour des siens, dans ces lieux consacrés par leur deuil et leur misère. Est-ce pour avoir cru un instant qu'il pourrait honorer leur mémoire dans le travail de la glèbe canadienne et la prospérité, pour avoir vu une humiliante déception confondre ses espérances au début de sa vie, qu'il voudra quand même

perpétuer son abjection dans l'amour des siens ainsi entendu?

Puisque Jean ne peut traduire ses sentiments, en faire part à son précepteur dans des raisonnements et des récriminations que lui interdisent son âge, sa condition et ses moyens intellectuels, si le vieux prêtre, longuement exercé à l'étude des âmes, veut bien s'y prêter, il découvrira de lui-même dans l'esprit de son protégé trois impressions très profondes; un irrespressible dégoût pour la vie rurale, surtout à Saint-Germain, une inclination atavique du côté de la vie d'aventures sur mer, et le désir de la fortune édiflée à la manière américaine. Rien de tout cela, certes, nous le savons bien, ne provient de l'éducation qu'on a voulu lui donner; mais tout cela s'affirme de plus en plus dans la mentalité du jeune homme, à la suite des événements divers qu'il a subis depuis quelques mois.

La mort soudaine de l'oncle Dupin devait avoir son funeste effet sur la famille Pèlerin. Au premier échange de lettres sympathiques avait succédé une correspondance fascinatrice et pressante dans laquelle la riche veuve explorée priait sa sœur de venir habiter avec elle. Ce projet aurait dû sourire à Jean; mais il ne fut pour lui qu'un surcroît de contrariété. Malheureusement, la mère Pèlerin, pauvre plante agreste, poussée dans le terroir canadien, y tenait par des racines trop profondes. Vouloir l'en extraire pour la transplanter là-bas, c'était déjà la détruire. Les discussions furent longues dans les tête-à-tête solitaires de la triste maisonnée, entre la veuve éprise de souvenirs et le fils incertain de son avenir et de lui-même. Ce n'est plus la confidente de ses intentions que Jean trouve en elle, c'est l'obstacle; c'est l'amour le plus désintéressé et le plus fort qui réclame et s'alarme. Quand il erre attristé autour de l'humble maisonnette, fuyant le regard des villageois, à la tombée du jour, l'œil de sa mère le suit comme un reproche et l'éclair du phare comme un remords.

Durant les beaux mois de l'été, cette torture morale s'aggraverait des inquiétudes que lui inspire maintenant la santé débilante de la pauvre mère. Monsieur le curé, que Jean ne fréquente plus à titre d'étudiant, dont les idées bien connues du reste ne lui serviraient d'aucun appui, vient souvent apporter à la malade le réconfort de son ministère et de ses conseils. Ce sont alors pour Jean de fatigants entretiens où l'un et l'autre l'accablent de leur double affection, la seule qui lui soit donnée aussi pure, aussi généreuse sur la terre. Saurait-il réagir? à leurs idées communes opposer les siennes devenues trop personnelles? Non, il aimera mieux discrètement en souffrir. D'ailleurs, il constatera bientôt que sa mère, anémiée par des chagrins longtemps entretenus, exceptionnellement réconfortée depuis quelques mois par un fallacieux mirage, est cette fois frappée à mort.

Puisque Jean faisait toute sa vie, c'est elle qui mourra du grand déboire de Jean.

Ah! pourquoi avait-elle cru, un instant, au mensonge de ce rayon de bonheur maternel éclipsé sitôt dans l'ombre de sa misère accoutumée!? Encore un mécompte d'autant plus cruel, de sa triste destinée, qu'elle n'avait rien fait pour le susciter!

Comme la lumière qui scintille au large sur ce cap isolé dans les flots, les alternances de son chagrin et de son deuil reviendront donc jusqu'à la fin traverser les trop rares bonheurs de sa vie!

La malade devenue incapable de vaquer au ménage de l'humble maisonnée, Rose Després, l'ange secourable des mauvais jours, apparaît à son chevet lorsque Jean est obligé de s'en éloigner.

Le père de Rose Després est un caboteur dont le vaisseau n'aborde guère dans le mauvais parage de Saint-Germain, et fait ses rares escales en été aux quais de Saint-Louis et de Saint-André. Sa demeure établie au pied de la falaise n'a pas d'autre voisine, à un demi-mille de distance, que la maisonnette aux pignons rouges du côté de l'ouest. Partant, c'est là que la veuve Pèlerin, depuis les premiers jours de ses épreuves dans son isolement, avait accoutumé de courir au plus

urgent quand il lui fallait quérir aide ou secours. Et Rose, pès son âge le plus tendre, avait appris de sa mère l'art charitable de secourir instinctivement plus malheureux que soi. Humble, impersonnelle, elle s'acquittait comme d'un devoir filial des menus soins que réclame la malade. Jean l'affectionne à l'instar d'une sœur qui de tout temps aurait été de moitié dans ses peines. Il ne voit pas qu'elle a grandi; il ne remarque pas encore, ce qu'il comprendra un jour, que cette candeur, heureusement pour notre société, est la contrepartie, l'antidote de certaine afféterie féminine rendue séductrice par une fausse instruction. En ces moments si pénibles, il n'a pas le loisir d'édifier ses chagrins au spectacle de la vertu inculte. Ce sont les affres de la mort, de la mort de sa mère qui vont accaparer toute son âme et tout son cœur, pour ne lui laisser pendant longtemps qu'une désespérance farouche aux prises avec la tendresse assagie mais impuissante d'un vieux curé.

Enfin, après quelques semaines d'anxiété, voilà que celui-ci et le médecin jugent le moment venu d'administrer à la malade les sacrements des mourants. La triste nouvelle flambe comme une traînée de poudre d'un bout à l'autre du village. Dès lors, à la place des jalousies cancanières, suivies de moqueries satisfaites, dont la veuve et son fils avaient été l'objet depuis un an, une sympathie réelle et réparatrice se manifesta partout pour ces malheureux. A mesure que la vie se retire chez la malade et confond l'espoir pourtant si tenace de ceux qui s'emploient à la retenir, s'augmentent l'affluence et la compassion autour d'eux.

Et elles étaient là nombreuses, les bonnes villageoises, au verbe naguère encore peut-être ironique, s'apitoyant dans la prière et les larmes, aux dernières paroles, aux derniers regards de l'agonisante à l'adresse de son fils, lorsqu'un soir de fin d'été, sous les bénédictions finales et l'absolution du prêtre, à l'heure où le phare s'allumait au large, l'œil de la veuve Pèlerin s'éteignait.

Tour à tour fixée, dans un suprême effort, sur Jean que navrent les sanglots, sur Rose Després portant la croix redemptrice à des lèvres exsangues, sur l'éclat du phare qui s'avive dans les ombres du dehors, la prunelle alanguie de la mourante une dernière fois s'anime d'une vision funèbre que veulent traduire ces mots entrecoupés des derniers râles:— "Ah!... la lumière!... Faut pas!... Faut jamais, mes enfants,.... oublier la lumière... éternelle!"

Prophétisez maintenant, monsieur le curé de Saint-Germain! Vous en avez le loisir et l'invite, plus sûrement que dans aucune fête sociale, sous l'inspiration des sentiments si purs et si vrais qui vont naître autour de cette mort!

Le jour des funérailles, lorsque les derniers tintements de la cloche funèbre se furent tus, après la dernière bénédiction tombée de sa main tremblante sur les restes mortels de la mère, dans les herbes grasses du cimetière, le bon vieux prêtre fit mander le fils, Jean, qu'il voulut retenir à sa table ainsi qu'aux jours tant regrettés de sa prime jeunesse.

— "Viens chez moi que je voudrais faire chez toi, mon cher enfant. J'ai béni, il y a un instant, ta pauvre mère dans la mort; je voudrais aussi te bénir dans la vie, toute la vie qu'il te reste à fournir. Mais avant cela, j'ai encouru une grave obligation envers toi.

"J'ai à te demander pardon.

— Pardon! pour vous, monsieur le curé? Vous, mon bienfaiteur à qui je dois tout?

— Oui, à qui tu dois d'avoir été fourvoyé dans tes premières aspirations de jeune homme; à qui tu dois, dans une trop grande mesure, l'état d'âme spécial où tu te trouves aujourd'hui et que j'appellerai inquiétant. Quant tu as perdu ton père, tu étais encore petit enfant, et ton chagrin d'enfant, confondu dans l'exubérance de l'amour maternel, ne pouvait pas être conscient et réfléchi comme la peine dont tu souffres actuellement. Cette peine, à la disparition de ta mère, après la vie si intime que vous avez faite tous deux, s'attaque à un cœur déjà souffrant, et souffrant par ma faute. Je m'étais

mépris, Jean. Je croyais faire ton bonheur, et c'est ton malheur que j'édifiais, en te déclassant. La bonne Providence voit mieux que nous dans les beaux projets que nous rêvons. Bénissons-là de n'avoir pas voulu les laisser se réaliser. Et ne lui demande jamais une épouse à qui tu devrais tout l'appoint matériel de ton établissement. C'est une erreur, Jean, c'est une erreur, avec cette autre d'abandonner à la femme l'esprit dominant de la communauté conjugale. La dame au piano ou signant tes chèques aurait réparti sur toute ta vie l'humiliation qui révolte momentanément aujourd'hui ton amour propre. Défie-toi toujours aussi de l'amour propre; c'est un mauvais conseiller. Ne cherche plus la fortune dans le mariage qui n'est pas une loterie mais avant tout un sacrement, et pardonne-moi, vieux prêtre, à moi, d'avoir inconsidérément commis cette erreur dans mon aveugle affection. Il est trop tôt encore pour chercher une nouvelle orientation à ton cœur; non, avant cela, deviens quelqu'un par ton travail, par ta bonne conduite, par tes talents, par toi-même! Laisse passer ce triste nuage; il y aura de beaux jours pour toi sur la bonne terre canadienne.

— Cette bonne terre canadienne, je n'en possède qu'un arpent, monsieur le curé. Le travail de mes bras au service des autres, je veux bien le donner, mais pas ici.

— Et où donc, je t'en pris? Tu ne l'aimes donc pas cette terre-là?

— J'y ai trop pleuré.

— Précisément, c'est parce que nous l'aurons arrosée de nos larmes et de nos sueurs, parce que les nôtres en ont fait autant avant d'aller s'y confondre dans une commune poussière et pour toujours, qu'il nous faut l'aimer. Mais rien ne presse. Nous verrons. Nous verrons."

L'allusion est trop directe aux quelques pieds de la bonne terre canadienne si fraîchement remuée. Jean respectueux et attristé n'insiste pas mais n'est pas soumis. C'est le jeune coursier plein d'ardeur qui sent sa liberté maintenant possible, veut rompre sa longe et fuir. Rien ne le retient plus dans ce village que l'affection sénile de ce bon prêtre, avec la reconnaissance qu'il voudrait lui témoigner. Et il y a chez lui quelque chose de plus impérieux que tout cela, qui malheureusement l'égare et l'entraîne, puisqu'il n'a plus maintenant de tendre mère à voir pleurer; c'est le dépit de son esprit trop fier. Dans quelques jours, le village sera en liesse. Ce sera la noce élégante depuis longtemps résolue chez les Brillant; la noce que monsieur le curé annoncera dimanche dans son prône, tout le monde le sait. On en parlait même très discrètement, dans de petits groupes fort sympathiques, à la porte de l'église, après les humbles obsèques de la veuve Pèlerin.

Prenant congé de son protecteur en refusant avec une énergie insolite de loger cette nuit au presbytère, Jean regagne son lamentable foyer où il trouve heureusement réunis les membres de la famille Després, ses voisins. Le navigateur, dont le vaisseau est au quai de Saint-Louis, a pu assister aux funérailles de sa voisine, et repartira le surlendemain pour la ville.

Jean, l'œil en feu et le cœur malade, au milieu de ces bons intimes dont la pitié se fait si naïve et si franche, à la vue de Rose qui n'a pas fini de pleurer, perd tout à fait contenance et laisse sans contrainte éclater sa peine.

Rien, rien ne lui reste plus sur cette terre canadienne dont parle si chaleureusement monsieur le curé, rien que cette triste mesure aux pignons rouges, pauvre mausolée de sa jeunesse défunte. Va-t-il s'y enfermer pour y mourir aussi sans avoir vécu? Va-t-il y vivre dans la mendicité qui pouvait suffire à une pauvre veuve et répugne à tous ses instincts les plus nobles, avivés par un commencement trop avancé d'éducation? Que peut-il attendre enfin, malgré tous les bons conseils théoriques et patriotiques, attendre de cette petite patrie, si ce n'est de lui laisser, un peu plus tôt un peu plus tard, ses os de mercenaire? Ne vaut-il pas mieux s'en éloigner, dut-il traîner longtemps après lui ce noir chagrin qui suit l'exilé comme l'ombre du cavalier en fuite? Le

sentiment patriotique remontera-t-il jamais dans son âme comme une marée? N'est-ce pas une seconde erreur que va derechef lui faire commettre le bon vieux prêtre qui ne sera plus là pour s'en repentir, comme il a fait après l'autre...?

—“Emmenez-moi, emmenez-moi loin d'ici, monsieur Després, le voulez-vous?”

—Je le veux bien, Jean. Tu peux toujours venir à Québec. Ca te changera les idées. Il te faut prendre de l'air, mon garçon. Sois prêt; nous partirons après demain. Je le veux bien.”

Jean qui n'a pas oublié la belle croisière dans les eaux laurentiennes, avec son cousin, sentit que ces bonnes paroles rassérénèrent son esprit comme une douce brise de mer tempérant l'ardeur d'une journée torride.

Une courte visite au presbytère, le lendemain, sembla l'acquiescer de ses devoirs envers son protecteur, stupéfié d'abord de cette proposition, mais qui l'approuva toutefois après avoir songé à la grande fête prochaine des joyeux villageois de Saint-Germain.

Et Jean dédaignant plus que jamais la terre où ils étaient venus mourir, s'aventura une deuxième fois dans la vie maritime dont avaient vécu ses pères.

IX

LOIN DE LA TERRE NATALE

A la ville qu'il n'avait encore jamais vue, sous les yeux de Jean s'offre un aspect tout nouveau de la vie. Au village de Saint-Germain, il ne rencontrait guère personne qui ne sut ce qu'il en était de son être et de ses moyens intellectuels et matériels. Dans la grande cohue de la ville, il n'est plus qu'un grain de sable confondu au milieu de couches diverses d'humanité.

Tous ceux-là qui tourbillonnent au souffle d'intérêts divers, ils ont aussi comme lui le secret de leurs vies, un motif d'activité, une ambition, une angoisse peut-être qui les tourmente. Tous ceux-là conjurent les soucis du présent en vue des espoirs de l'avenir.

Alors le spectre du travail et de l'effort personnel se dressa devant lui. Il voulut se rappeler tout ce que lui en avait dit déjà Emile Dupin dans leurs conversations si intimes à bord du yacht *“Le Dauphin”*. Il eut une idée plus compréhensive de la vie humaine en ce monde et pour ce monde; et il se laissa très vivement impressionner pour la première fois des dernières paroles de son vieux curé de Saint-Germain, lui recommandant de se faire quelque un par son travail, par lui-même.

Fallait-il pour cela retourner dans son village, s'astreindre à y végéter entre des souvenirs et des privations? N'allait-il pas plutôt chercher la protection du cousin riche-là-bas?

Non! Ce serait encore la dépendance, une mendicité déguisée.

Le caboteur Després après quinze jours de cueillette et de chargement, en destination des postes de la rive nord du Saint-Laurent, a fixé son départ à la marée du lendemain. Jean, sans autre ressource que son travail disponible mais non encore en valeur, peut-il être moins humilié de le suivre dans ses courses pour vivre de son aide qu'il ne l'eût été de recourir à son cousin riche?... Il savourait ce fruit amer de son orgueil, dans la perspective d'avoir à s'attacher à ce besogneux ou de battre les pavés du port avec la cohorte de tant d'autres désœuvrés, lorsque ses pas distraits le conduisirent, à la veillée, une dernière fois, sur la grande terrasse où il aimait à repaître son esprit et ses yeux du spectacle de la vie heureuse. Le beau monde de la ville était là. Le paria s'y laissa entraîner sans plus de résistance qu'un débris d'épave dans le raz de marée. Un instant seulement une musique fascinatrice s'échappant de la rotonde du Château Frontenac lui fit dresser la tête, ce qui suffit pour lui laisser apercevoir à l'une des fenêtres du superbe édifice un couple fashionable jouissant du grandiose spectacle. Monsieur le

docteur Hector Hardy et sa toute jeune épouse aiment tant le faste et la musique!.....

Au môle de la basse ville où se trouve amarré le bateau de Charles Després, un vapeur français du port de Brest serait aussi en partance pour le lendemain si l'on pouvait seulement compléter l'équipage auquel il manque un manoeuvre indispensable. Jean, qui n'avait pu acquiescer chez son éducateur une connaissance bien pratique de la langue anglaise, s'était plu, depuis deux semaines, à fréquenter de préférence cet équipage français. Aussi ne fut-on que médiocrement étonné —sauf Charles Després qui pensa suffoquer,—lorsque Jean, ce soir-là, descendant de la ville, au lieu de rallier son bord accoutumé, courut offrir ses bras, son service et son sort au capitaine français.

Sa détermination subite résista aux remontrances amicales du père de Rose. La seule chose que le jeune homme demanda à ce dernier, ce fut d'accepter un sous-seing-privé à l'appui de cette réponse:—

—“J'ai bien réfléchi, monsieur Després. Je vous remercie de m'avoir éloigné de Saint-Germain. Si je n'allais plus jamais revenir, je veux que la pauvre maison de ma mère appartienne à Rose qui, elle, ne sait qu'aimer, se dévouer et prier. En y priant pour les miens, je suis sûr qu'elle priera pour moi, aussi bien disparu.”

Le lendemain, après midi, LE DESTIN, navire à vapeur du port de Brest, sortait du bassin de Québec et disparaissait au tournant de la Pointe-Lauzon. Au milieu de son équipage joyeux de revoir encore une fois la patrie française, le novice Jean Pèlerin voit pour la première fois fuir à ses yeux la patrie canadienne.

Le branle-bas de partance, l'initiation à son travail durant les premières heures de la course ne lui ont pas permis d'en bien réaliser le fait. Mais sur la fin de la soirée, seul et réfléchi, il prête une oreille attentive à la conversation du pilote et d'un jeune lieutenant là-haut sur la dunette. Le ronflement de l'hélice et l'ébrouement de l'étrave dans l'onde enténébrée ne l'empêchent pas d'entendre distinctement ces voix solitaires qui s'élèvent dans la nuit:—

—“Et ces trois feux de marine qui scintillent de file à tribord, qu'est-ce donc, pilote?”

—La Pointe-aux-Orignaux, que nous avons dépassée, la Grosse-Ile de Saint-Germain, en ligne droite, et les Pèlerins, en aval.”

Jean se dit que si son œil pouvait percer les ténèbres comme le fait son cœur, il verrait en ce moment, là-bas, au ras du rivage, une pauvre maisonnette aux pignons rouges, une église à demi-masquée par les arbres d'un cimetière, et que tout au fond des eaux qui gémissent sous son passage, les restes de son père sont là privés d'une sépulture chrétienne.

Cette lumière de Saint-Germain qui vacille et fuit déjà dans le lointain, n'est-ce pas l'âme de son père, l'âme des ancêtres, l'âme de la patrie canadienne qui s'émeut de sa désertion dans ce vaisseau ravisseur? Ce vaisseau-là, pourtant, c'est une partie de la vieille patrie française d'autrefois, celle qu'ont aimée les ancêtres, chère mère-grand, toujours chérie, mais dont l'imprévoyance a fait qu'elle n'est plus pour nous la patrie!

Cette lumière, ne serait-ce pas la légende familiale qui, à chaque génération, s'anime d'un éclat nouveau sur les berceau pour s'éclipser momentanément sur les tombes?

Cette lumière symbolique, qui raviva l'œil mourant de sa pauvre mère, et que celle-ci lui recommanda, comme un legs d'amour filial et sacré à ne jamais oublier, Jean comprend alors ce qu'elle dit de la vraie patrie natale, ce qu'elle remémore de tous les siens. C'est le souvenir intermittent des tristesses et des joies ainsi que des faits géographiques, au milieu desquels s'écoulèrent ses premières années de vie, qui va maintenant le poursuivre, comme l'œil de la conscience, sous tous les cieus.

(a suivre)

L'ÉPARGNE

DANS L'ACHAT D'UNE AUTOMOBILE

" FORD " EST LA MACHINE
RECONNUE LA PLUS ECONO-
MIQUE ET NOUS POUVONS LA
COMPARER A TOUTE AUTO-
MOBILE DE LUXE

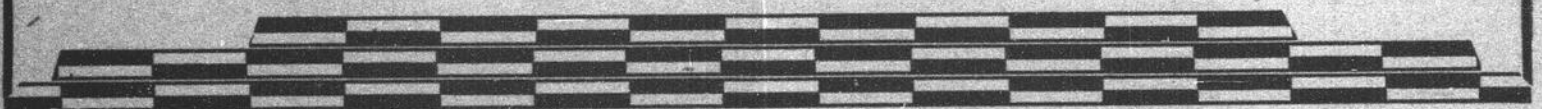
J. A. T. LAMBERT

Représentant

33, rue de la Couronne

Tél. 8102

Québec



Important Communiqué

destiné aux

Cercles de Fermières

Toutes les Machines à Coudre Singer viennent d'être soumises à une diminution de prix très appréciable. Cette réduction s'applique à tous les types et modèles, électriques ou non, de table, ou portatifs. Les conditions de paiement ont aussi été révisées et conviennent aux bourses les plus modestes.

Communiquée au public féminin précisément à une époque où la couture au foyer joue un rôle de plus en plus important, cette nouvelle ne peut qu'être accueillie avec la plus vive satisfaction, puisqu'elle vous fournit l'occasion de vous procurer, à des prix d'une modicité

inconnue jusqu'ici, les meilleures machines qui n'aient jamais été fabriquées par la Maison Singer.

Nombre de femmes ont remis l'achat d'une nouvelle machine à coudre au moment où elles "auraient les moyens" d'acheter une Singer... elles peuvent maintenant posséder la machine de leur choix et régler facilement les modestes versements mensuels qui composent son prix, grâce aux économies réalisées par la confection à la maison, des vêtements dont elles ont besoin.

Occasions exceptionnelles ! -- Machines à peine usagées !

DANS LA PLUPART DES MAGASINS SINGER

Les réductions des prix des machines Singer *neuves* ont eu pour effet d'abaisser les prix des machines *usagées*, dans certains Magasins Singer, et à ce point qu'elles représentent des achats exceptionnellement avantageux. Il y a, dans presque tous nos établissements, des machines utilisées par nos expertes couturières pour leurs démonstrations pratiques. Fabriquées de façon à durer toute une vie, le fait d'avoir fonctionné quelques heures n'a eu pour résultat que d'assouplir et d'améliorer leur mécanisme. Nonobstant, elles sont "usagées"... et leur prix a dû être révisé en conséquence. Vous pourrez peut-être, si vous vous rendez sans retard au Magasin Singer le plus proche de votre domicile, vous procurer une de ces machines. Nous nous félicitons de ce que les membres des Cercles de Fermières ont toujours manifesté leur préférence pour les Machines à Coudre Singer, et nous espérons que, grâce à cette occasion unique, nombre d'autres membres connaîtront sous peu le plaisir, la satisfaction, de posséder la meilleure machine au monde.

Le Magasin Singer de votre localité a toujours à votre disposition des conseils spéciaux, des accessoires, des fournitures, des pièces de rechange, et une collaboration experte. Faites la connaissance des membres de notre personnel et soyez assurée que chacune d'elles sera toujours à vos ordres pour vous aider à résoudre vos problèmes de couture.

SINGER SEWING MACHINE COMPANY
INCORPORATED

MAGASINS "SINGER" dans la PROVINCE DE QUÉBEC

Chicoutimi.....	108, Rue Racine	St-Jérôme.....	286, rue Labelle
Hull.....	197, rue Principale	St-Jean.....	133, rue Richelieu
Lévis.....	82, Côte du Passage	Sherbrooke.....	63, rue Wellington
Montréal.....	700, rue Ste-Catherine-Ouest	Thetford Mines.....	345, rue Notre-Dame
Québec.....	223, rue St-Jean	Trois-Rivières.....	500, rue Des Forges
Rivière-du-Loup.....	325, rue Lafontaine	Verdun.....	4717, rue Wellington
	St-Hyacinthe.....		61A, rue St-François..

LA PETITE EPARGNE NATIONALE LIMITÉE

PRÉSIDENT: LOUIS MORIN, président du Conseil Central
des Unions Nationales Catholiques du District de Québec

SEC.-TRÉSORIER ET ADMINISTRATEUR: ED. MARCOTTE.

Du 6% pour vos Economies

Incorporée le 8 juin 1928 par lettres patentes émises par l'Honorable Secrétaire Provincial, La Petite Epargne Nationale, Ltée a eu le pouvoir de s'associer des membres bénéficiaires qui ont l'avantage de recevoir du 6% pour leurs économies.

La Petite Epargne Nationale, Ltée reçoit n'importe quelle somme, des montants élevés comme de petits, à la semaine, au mois ou par année, pour n'importe quelle période de temps, jusqu'à 20 ans.

Toute personne, quel que soit son âge, peut en faire partie.

Les membres qui ne peuvent continuer leurs versements ne sont pas radiés et ne perdent point leurs dépôts.

Les membres ont part aux bénéfices sans cependant prendre aucune responsabilité.

Quel que soit l'endroit où vous demeurez, vous pouvez faire partie de La Petite Epargne Nationale, Ltée.

Ce sont nos contrats à termes qui nous permettent de payer du 6% et nous mettent à l'abri de toute course.

La Petite Epargne Nationale, Ltée

EDIFICE QUEBEC POWER.

Chambre 300

QUEBEC

Tél. 7981

A la fin de	10 cts par semaine ou \$5.20 par année	15cts par semaine ou \$7.80 par année	20cts par semaine ou \$10.40 par année	25cts par semaine ou \$13.00 par année	50cts par semaine ou \$26.00 par année	75cts par semaine ou \$39.00 par année
1 an.	\$ 5.51	\$ 8.26	\$ 11.02	\$ 13.78	\$ 27.56	\$ 41.34
2 ans.	11.35	17.03	22.71	28.39	56.78	85.17
3 " " " " " "	17.55	26.32	35.10	43.87	87.75	131.62
4 " " " " " "	24.11	36.16	48.22	60.28	120.56	180.84
5 " " " " " "	31.07	46.60	62.14	77.67	155.35	233.02
6 " " " " " "	38.44	57.67	76.89	96.12	192.24	288.36
7 " " " " " "	46.26	69.39	92.52	115.66	231.32	346.98
8 " " " " " "	54.55	81.82	109.10	136.38	272.76	409.14
9 " " " " " "	63.34	95.01	126.68	158.35	316.70	475.05
10 " " " " " "	72.65	108.98	145.30	181.63	363.27	544.90
11 " " " " " "	82.52	123.78	165.04	206.31	412.62	618.93
12 " " " " " "	92.98	139.47	185.97	232.46	464.93	697.39
13 " " " " " "	104.07	156.11	208.15	260.19	520.39	780.58
14 " " " " " "	115.83	173.75	231.67	289.58	579.17	868.76
15 " " " " " "	128.29	192.44	256.59	320.74	641.49	962.24
16 " " " " " "	141.50	212.26	283.01	353.76	707.53	1,061.30
17 " " " " " "	155.51	233.26	311.02	388.77	777.55	1,166.33
18 " " " " " "	170.35	255.52	340.70	425.88	851.76	1,277.64
19 " " " " " "	186.08	279.13	372.17	465.21	930.43	1,395.65
20 " " " " " "	202.76	304.14	405.52	506.90	1,013.81	1,520.72
A la fin de	\$1.00 par semaine ou \$52.00 par année	\$2.00 par semaine ou \$104.00 par année	\$3.00 par semaine ou \$156.00 par année	\$4.00 par semaine ou \$208.00 par année	\$5.00 par semaine ou \$260.00 par année	\$10.00 par semaine ou \$520.00 par année
1 an.	\$ 55.12	\$ 110.24	\$ 165.36	\$ 220.48	\$ 275.60	\$ 551.20
2 ans.	113.56	227.13	340.70	454.27	567.84	1,135.68
3 " " " " " "	175.50	351.00	526.50	702.00	877.50	1,755.00
4 " " " " " "	241.12	482.24	723.37	964.49	1,205.62	2,411.24
5 " " " " " "	310.70	621.40	932.10	1,242.80	1,553.50	3,107.00
6 " " " " " "	384.48	768.97	1,153.46	1,537.95	1,922.44	3,844.88
7 " " " " " "	462.64	925.28	1,387.93	1,850.57	2,313.22	4,626.44
8 " " " " " "	545.53	1,091.06	1,636.59	2,182.12	2,727.66	5,455.32
9 " " " " " "	633.41	1,266.82	1,900.23	2,533.64	3,167.06	6,334.12
10 " " " " " "	726.54	1,453.08	2,179.63	2,906.17	3,632.72	7,265.44
11 " " " " " "	825.24	1,650.48	2,475.72	3,300.96	4,126.20	8,252.40
12 " " " " " "	929.86	1,859.72	2,789.59	3,719.45	4,649.32	9,298.64
13 " " " " " "	1,040.78	2,081.56	3,122.34	4,163.12	5,203.90	10,407.80
14 " " " " " "	1,158.35	2,316.70	3,475.05	4,633.40	5,791.76	11,583.52
15 " " " " " "	1,282.99	2,565.99	3,848.98	5,131.98	6,414.98	12,829.96
16 " " " " " "	1,415.07	2,830.15	4,245.22	5,660.30	7,075.38	14,150.76
17 " " " " " "	1,555.11	3,110.22	4,665.33	6,220.44	7,775.56	15,551.12
18 " " " " " "	1,703.52	3,407.04	5,110.56	6,814.08	8,517.60	17,035.20
19 " " " " " "	1,860.87	3,721.74	5,582.61	7,443.48	9,304.36	18,608.72
20 " " " " " "	2,027.63	4,055.27	6,082.90	8,110.54	10,138.18	20,276.36

La Petite Epargne Nationale, Limitée

Incorporée le 8 juin 1928

Bureau d'administration : 229, rue St-Joseph, Québec

Édifice Quebec Power, Chambre 300

Caisse Spéciale de Un Centin par Jour

Un versement de UN CENTIN PAR JOUR, admet

M.....

de.....

*membre de la "Caisse Spéciale de Un Centin par Jour" (sans aucune responsabilité personnelle)
avec participation au*

"Concours d'Epargne de chaque mois"

(Sujet aux Règlements de la Compagnie)

Date.....193

*.....
Représentant autorisé*